

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 6. — JUIN 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 6.

Apports et matérialisations en pleine lumière. — Princesse Karadja.....	321
Anna Rothe, le médium aux fleurs. — G. Béra.....	328
Psychographie. — D ^r Dusart.....	333
Dessins spirites de F. Desmoulins. — Jeanne Brémontier ...	338
Les plans de l'espace.....	342
Théorie de la réincarnation par le professeur Moutonnier.....	344
La secte Essénienne. — Jésus est-il Essénien. — E. Bosc....	348
La folie. — E. Bosc.....	355
Une preuve d'identité d'un esprit.....	357
Petite correspondance. — G. Béra.....	360
Fédération spirite algérienne. — Société d'hypnotisme à Londres..	363
Nécrologie : Ch. Fritz. — Mlle Augusta Flaschœn.....	382
Désincarnation de M. Leymarie.....	366
Intelligence des animaux. — L'ami des bêtes.....	372
The Old Moores Almanachs. — J. de Kronhelm.....	373
La famille Hernadec. — E. Grimard.....	374
Autour des Indes. — G. B.....	380

AVIS TRES IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N^o 6.

1^{er} JUIN 1901.

APPORTS ET MATERIALISATIONS EN PLEINE LUMIÈRE

Le *Light* nous fait connaître, d'après le récit de la princesse Karadja, une remarquable séance d'apports, qui a eu lieu récemment à Berlin. Nous nous empressons de traduire, pour les lecteurs de la *Revue*, ce document qui mérite une attention très sérieuse.

« Le dimanche, 10 février, j'ai eu le grand plaisir de pouvoir assister, à Berlin, à une des plus intéressantes séances qu'il m'ait été donné de voir. Une de mes amies, la comtesse M..., avait fait venir du sud de l'Allemagne un excellent médium, Mme Anna Rothe, dont la spécialité est de produire le phénomène connu sous le nom d'*apports*. Des objets provenant du monde spirituel, et que nos sens ne peuvent percevoir, sont transportés sur le plan

physique, et y acquièrent une consistance matérielle, par la condensation des émanations odiques provenant du corps du médium. Avant que William Crookes ait découvert le quatrième état de la matière, qu'il appela « état radiant », les savants croyaient que la matière n'existait que dans trois états : solide, liquide et gazeux. Ce quatrième état, extrêmement subtil est le lien qui rattache le monde spirituel au monde matériel. Notre corps spirituel est composé de matière imperceptible à nos sens ordinaires. Dans les matérialisations, les Esprits empruntent autant de substance qu'il est nécessaire pour nous faire voir leur corps invisible. Pendant les séances, le médium perd de 10 à 20 kilos de son poids, mais cette perte est réparée à la fin de la séance, de façon à se borner en somme à très peu de chose.

Mais dans les *apports*, la substance enlevée du corps du médium n'est pas restituée, et les objets matérialisés pendant la séance restent aux assistants, comme des preuves permanentes que ce sont des réalités objectives et non des hallucinations subjectives.

Quand on lit, dans les saintes Ecritures, que, suivant la parole du Seigneur, le vase d'huile ne s'épuisait pas, ou que le Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons, deux alternatives se présentent. Le lecteur se dit, ou bien : « C'est un miracle », ou s'il est instruit et ne croit pas à la violation des lois naturelles, il pense : « Je n'y crois pas ». Mais le spiritisme, en découvrant de nouvelles lois naturelles, jusqu'ici inconnues, a la tâche glorieuse d'expliquer que les soi-disant miracles, rapportés dans la Bible, sont possibles ; car, pourquoi douterions-nous de la réalité de phénomènes qui, de notre temps, se répètent sous nos yeux ? Qui peut nier que l'existence d'une chose prouve sa possibilité d'être ? Et la grandeur du Christ est-elle diminuée si nous sommes convaincus que les œuvres que l'on attribue à son amour pour nous ont été réellement accomplies et ne sont pas de pures légendes ? Il n'a pas renversé les lois naturelles que Son Père avait établies. Il s'en est servi par suite de ses connaissances supérieures. Les seuls miracles auxquels il est nécessaire qu'un chrétien croie sont la personnalité du Christ et Son amour éternel.

Avant de décrire l'étrange phénomène que j'ai vu le 10 février, je tiens à dire qu'il s'est produit dans une *chambre bien éclairée*, en présence de trente-trois personnes. J'ai une copie du procès-verbal avec les signatures qui y ont été apposées, et je suis prête à la montrer, ainsi que les objets qui ont été matérialisés sous mes yeux. Avant le commencement de la séance, j'avais soigneusement examiné la chambre, qui était éclairée par une grande lampe de plafond et deux lampes plus petites.

Le médium, une vieille femme mince, vêtue de noir, était assise tout près de moi. *Je n'ai pas perdu de vue ses mains un seul instant.* Elle ne les a jamais posées sur elle, mais elle les a gardées étendues sur la table en vue de tous,

ou élevées en l'air pour recevoir les fleurs et les fruits qui se formaient dans le vide devant nous. Je n'ai jamais rien vu de plus étonnant que ce phénomène se produisant *en pleine lumière*. Pendant trois heures, il se matérialisa devant nos yeux tant de fleurs, fraîches, humides, charmantes, odorantes, que nous revînmes tous chargés de gros bouquets. Pour ma part j'ai reçu une grande tulipe rouge, un lis, deux œillets, un perce-neige, une poignée d'herbe fraîche, et une grande branche de myrte odorant, que le médium cueillit sur ma tête, comme d'une invisible couronne.

Sept grosses oranges, une touffe de mimosa, des narcisses blanches, des jacinthes, des asphodèles, des giroflées, etc., se formèrent *sous nos yeux*. Je m'intéressai particulièrement à la matérialisation d'un oignon de tulipe, qui se fit à quelques pouces de mon visage. Je remarquai une sorte de substance scintillante, d'un blanc de neige, semblable à celle qui saupoudre nos arbres de Noël, qui filtrait à travers les pores des mains du médium, et s'agglomérât en boule brillante, animée d'un mouvement de rotation, qui dura jusqu'à la formation de l'objet.

Après ces expériences le médium, en transe, nous fit observer que, si les savants peuvent analyser la matière dans leurs cornues et leurs creusets, ils sont absolument incapables de produire la plus petite semence ayant le germe de vie. Nous venions d'avoir sous nos yeux une manifestation de la divine Toute-Puissance : une étincelle de la vie florale s'était incorporée dans la matière. La force mystérieuse qui, avec un peu de poussière et de gouttes de pluie, produit de belles fleurs parfumées, était cachée dans ce bulbe. Chaque brin d'herbe qui pousse sur la terre a son origine dans le monde spirituel. Les prototypes éternels prennent forme, et nos sens charnels en perçoivent le reflet. Les savants peuvent peser les éléments unis sous le manteau de la matière dont la fleur spirituelle se revêt, mais ils ne peuvent insuffler la vie aux atomes dispersés. Ils ne possèdent pas la puissance divine.

Non seulement des fleurs et des fruits se produisirent à cette séance, mais aussi d'autres petits objets, entre autres un trèfle de métal qui se matérialisa dans ma main étendue. C'était un cadeau de mon enfant mort. Le médium tint sa main à dix centimètres au-dessus de la mienne, et je vis une poussière brillante, ayant l'éclat du phosphore, tomber dans ma main et s'y condenser en ce petit objet, que je possède maintenant.

On utilise aussi ce médium pour produire le rare phénomène de « l'écriture directe ». On en trouve un exemple dans la Bible, quand on nous dit qu'au festin du roi Balthazar un Esprit écrivit ces mots sur la muraille : « *Mene, mene, tekel, upharsin* ».

Pendant que le médium était en transe, elle demanda une feuille de papier. Comme on ne lui en donnait pas assez vite, la personne assise près

de la comtesse M... déchira une feuille de son agenda. On l'examina et on la trouva parfaitement blanche. Après l'avoir bien regardée, je la mis devant moi sur la table, et *plaçai ma main dessus*. Le médium mit sa main sur la mienne. Après un moment de silence nous entendîmes un faible grattement sur la table, nous examinâmes le papier et nous trouvâmes deux lignes d'écriture sur la face inférieure. Plusieurs personnes reçurent de ces messages de leurs parents morts, et *leur écriture fut reconnue*.

Comme je suppose qu'il y a beaucoup de gens en Suède qui aimeraient s'assurer par eux-mêmes de la vérité de mon récit, j'ai demandé au médium à la fin de la séance, si elle consentirait à venir dans notre pays. Elle se décida après quelque hésitation, et j'espère que les intéressants phénomènes que j'ai vus à Berlin se renouvelleront à Stockholm. »

PRINCESSE KARADJA.

Dans la même ville, et dans le même mois, mais avec un autre médium, les spectateurs, favorisés par les phénomènes étranges que nous venons de rapporter, ont eu le rare privilège d'assister à des *Matérialisations en pleine lumière*. Voici, également traduit du « *Light* », l'extrait d'une lettre adressée à ce sujet par M. Georg Larsen, à M. Herman Gronvall, directeur du journal suédois *Äko*.

Berlin, février 1901.

« Cher ami,

Ce que je croyais impossible est arrivé. Ici, à Berlin, en présence de plusieurs témoins, j'ai vu ma femme décédée, je l'ai vu quatre fois, dans des conditions qui excluent toute possibilité de fraude et d'hallucination.

La chose me semble à présent si naturelle que je m'étonne de mon scepticisme passé. Un homme de science, comme sir William Crookes, pour ne pas en citer bien d'autres, a affirmé la réalité de ces phénomènes; cela devrait mériter considération, et pourtant nous conservons notre doute obstiné et nous refusons de croire, jusqu'à ce que nous ayons vu, entendu et eu les preuves en main. Pour ma part, j'avais eu déjà d'étranges expériences spirites. Mais jugez vous-même, car je veux vous conter cela en détail.

Il y a à Berlin un très bon médium, Mme Abend, femme d'un cordonnier. C'est une petite femme agréable, elle n'est pas positivement belle, mais elle plaît. Ce n'est pas un médium de profession, aussi fût-ce seulement par l'intermédiaire de la comtesse de M..., qui la connaît, que la Princesse Karadja, Miss Frisk, de Stockholm et moi, nous pûmes prendre part à cette séance.

Vous savez que j'aime à regarder les choses à trois fois avant d'y croire, et

j'avais mis dans ma tête que j'examinerai la chambre et les personnes dans les moindres détails. Il y a souvent tant de fausseté dans ces choses que le soupçon est bien pardonnable.

Mais on prévint mes désirs ; notre hôte et notre hôtesse nous prièrent d'examiner tout de près, et nous dirent qu'il leur serait très pénible de voir surgir des soupçons. Aussi le médium se déshabilla en présence des dames, et ses vêtements furent inspectés avant qu'elle les remit. Cet examen eut lieu dans la chambre des séances. Après quoi le médium ne put prendre contact avec personne. La chambre a environ 70 yards (1) carrés. Il n'y avait pas d'autres meubles que deux petites tables près des fenêtres, un canapé près du mur, et des chaises de bois. Aux murs, rien que trois petites lampes. Sur la table, près d'une des fenêtres, une lampe plus grande était placée. Pas de glaces. Dans un coin de la chambre était un poêle de faïence et dans un autre une tringle à rideaux, supportant une paire de minces rideaux rouges, de trois yards de longueur, suspendus de façon à former un petit cabinet de quelques yards en longueur et en largeur.

J'examinai le cabinet avec le soin le plus extrême ; je fis résonner les murs et le plancher, je cherchai dans les rideaux ; il n'aurait pu s'y trouver une épingle sans que je la découvre. J'examinai aussi le fauteuil en bois où le médium allait s'asseoir. La chambre était bien éclairée, les quatre lampes étaient allumées. La porte fut fermée à clef, et la clef me fut confiée.

La séance commença à 9 heures du soir. La compagnie se composait de la princesse Karadja, de la Comtesse de M..., de Miss Frisk, de moi et de deux parents du médium. Après nous être placés en demi-cercle à trois yards environ du cabinet où était le médium, son frère dit une courte prière ; puis, le médium et son mari chantèrent doucement un hymne, que le frère accompagna sur la cithare, dans le but de provoquer la trance.

Le médium fut bientôt entrancé. Cette trance était évidemment authentique, telle que le Dr Hodgson en donne la description dans les comptes rendus de la Société des recherches psychiques. Ses yeux étaient grands ouverts, mais sans regard ; la vive lumière de la lampe, dont le globe avait été enlevé, tomba droit sur ses yeux pendant une demi-heure, sans lui occasionner le moindre clignotement. Ses traits étaient calmes.

Elle se mit à parler d'une voix mélodieuse. Ses parents nous dirent que cette voix était celle d'une sœur morte, qui est son guide permanent. Cette voix dit :

« Gruss Got, liebe Freunde ! heute ist alles vorbereitet ; alles wird schön werden. Ihr seit alle gute Menschen ; was Euer Herz begehrt, soll erfüllt werden ; die Kräfte sind gut, die Fluide gesammelt, unsre Schwester wohl,

(1) Le yard vaut 0 m. 914.

gute Geister warten; aber Geduld, Geduld, musset Ihr haben, etc. » (1)

Le médium retomba dans son fauteuil et sembla plongé dans un profond sommeil ; ses yeux grands ouverts regardaient fixement la vive lumière. Je déteste les lampes sans abat-jour, la lumière me fatigue. Je demandai donc à notre hôte de mettre l'abat-jour, ce qu'il fit, et une lumière plus douce et plus agréable se répandit dans la chambre.

Miss Frisk proposa de fermer les rideaux du cabinet, ce qui facilite l'accumulation des fluides, mais les parents déclarèrent que c'était inutile ; ils ne l'avaient pas fait jusque-là, et les formes d'Esprits s'étaient complètement matérialisées sous leurs yeux, le médium étant dans une chambre bien éclairée. Mais les dames appuyèrent l'avis de Miss Frisk, qui ferma donc les rideaux. Une demi-heure se passa dans l'attente, et je commençais déjà à penser que nous ne verrions rien, quand soudain une étoile se forma au-dessus du cabinet, où elle resta visible pendant toute la matérialisation. Un moment après, je commençai à sentir les frissons caractéristiques — vous savez que je suis moi-même quelque peu médium, — et deux des dames, qui sont de bons médiums, éprouvèrent la même sensation. Les rideaux s'ouvrirent et nous vîmes dans le cabinet une forme vague, vaporeuse, d'une lumière bleuâtre, — je ne peux trouver de meilleures expressions — agitée lentement comme un roseau sous la brise. Le bras était étendu vers nous, un bras et une main d'une belle forme, mais presque transparents. Ce bras se retira, puis s'avança encore, et, cette fois, c'était le bras d'une personne vivante. Les rideaux se fermèrent, quelques minutes s'écoulèrent, et ils se rouvrirent. Une forme blanche était debout, la tête légèrement renversée, le visage blanc. Les mains étaient jointes ; cette forme semblait une nuée lumineuse condensée, mais très indistincte ; elle me faisait penser à un corps dans son linceul. On voyait le médium à côté dans le fauteuil.

Les rideaux se refermèrent. Peu après ils se rouvrirent encore, et cette fois, le spectacle était superbe. Nous vîmes une femme élancée, vêtue comme une mariée, avec un long voile blanc tombant de la tête aux pieds, mais quel voile ! Il était comme tissé de rayons de lumière aérienne. Comme je reconnus cette forme ! Il y a douze ans, c'était une femme bien vivante que j'avais à mon côté, dans l'église, devant l'autel. Sans pouvoir proférer une parole, j'étendis les bras vers elle. Alors les rideaux se refermèrent. La forme spirituelle avait été vue pendant quinze secondes à côté du médium.

Encore quelques minutes d'attente, et nous vîmes l'original du portrait

(1) C'est-à-dire Dieu vous bénisse, chers amis ! tout est prêt, tout va se faire bientôt. Vous êtes tous de braves gens, vos cœurs auront ce qu'ils désirent. Les forces sont bonnes, les fluides sont réunis, notre sœur est en bon état. Les bons Esprits attendent, mais il faut avoir de la patience, toujours de la patience, etc.

que la princesse Karadja avait dessiné automatiquement, sans savoir ce qu'il représentait, il y avait un an, le 24 février 1900. Quelle était belle, avec son voile posé sur ses cheveux noirs et retombant sur ses épaules, avec ses yeux noirs qui me regardaient, et l'étoile qui brillait sur sa tête ! J'entendis autour de moi des exclamations étouffées d'admiration. Mes yeux restèrent fixés sur la forme si chère, jusqu'à ce que les rideaux se fermassent. Une fois encore, elle se laissa voir, et le souvenir de ce moment est pour moi le plus précieux, car elle était alors exactement comme dans notre demeure. Elle fit un pas vers moi, et resta là debout, les bras levés et étendus. Sa chevelure noire encadrait admirablement son visage. Elle avait les bras nus. Sa forme élancée était drapée dans une longue robe d'un blanc de neige. Elle me regardait avec ses yeux noirs lumineux. C'était la même expression d'amour grave, la même attitude, c'était ma femme vivante; mais il régnait sur toute cette apparition une beauté et une harmonie si exquises, quelque chose de si divinisé, que rien de pareil ne peut se rencontrer chez un être de la terre.

Je murmurai son nom : un sentiment de bonheur immense, de gratitude indicible me pénétra. Silencieusement, elle rentra dans le cabinet en glissant, et les rideaux se refermèrent sur elle. Miss Frisk chuchota à mon oreille : « Demandez à Anna un morceau de son voile. »

Intérieurement, car je ne donnai pas d'expression à mes paroles, je suppliai : « Anna, donne-moi un morceau de ton voile. » La réponse arriva aussitôt par la douce voix de l'Esprit guide, parlant par le médium : « Sei ruhig, was dein Herg begehrt, sollst du haben. Geduldig, du sollst den Schleier erhalten ! » (Sois calme, tu auras ce que ton cœur désire. Patience tu recevras ton voile). Peu après, nous entendîmes à l'endroit où ma femme avait disparu, le faible bruit d'une fine draperie que l'on déchire, et, un voile blanc, de trois yards de long sur un yard de large, fut jeté par-dessus les rideaux. Une des dames se précipita et le reçut dans la main. C'était un tissu extrêmement délicat, sans un seul pli, et sentant une odeur d'une fraîcheur particulière. Autant que je puisse juger, cela ressemble au voile de mariée de ma femme, dont je possède quelques reliques, mais peut-être un peu plus délicat. Quelques moments après le fauteuil contenant le médium endormi fut poussé hors du cabinet. Ce fauteuil n'a pas de roulettes.

Il se produisit plusieurs choses étranges, mais j'en parlerai plus longuement une autre fois. Qu'on se souvienne que la chambre était bien éclairée, que nous étions plusieurs spectateurs, critiques sévères; que l'on se rappelle aussi que l'on vit le médium pendant tout le temps que la forme spirituelle apparut, et que l'on songe à la différence entre l'aspect, la taille, l'attitude du médium et l'étrange et éclatante beauté de la forme que l'Esprit nous montra dans ses diverses apparitions.

Et n'ai-je pas, dans le voile, la plus indiscutable preuve de la réalité de ce qui m'est arrivé, pour détruire toute hypothèse d'avoir été halluciné ?

La seule explication qui me semble à présent naturelle est que le voile a été formé de la même matière dont l'Esprit s'est servi pour se rendre visible à la vue humaine, et que cette matière a été prise surtout au médium et aux autres assistants qui sont médiums. Cette matière a sa source dans les émanations du corps humain. Ce qui le prouve est la sensation de froid intense qui suppose une soustraction de chaleur ; les vibrations de cette chaleur se transforment en lueurs faibles et temporaires, en « od », que l'on voit parfois aux séances obscures sous forme de globes lumineux plus ou moins gros, flottant dans la chambre.

Lumière, chaleur ! Où est la différence ? Elle ne consiste que dans le nombre des vibrations pendant un temps donné. L'accroissement ou la diminution de la rapidité de ces vibrations peut les changer les unes dans les autres. Tel est le moyen par lequel la forme se condense. C'est ainsi que le voile a été formé, et j'y ai contribué.

Le lendemain matin, j'étais très fatigué, mes yeux étaient décolorés, ma barbe et mes cheveux un peu pâlis ; il était évident qu'on m'avait pris beaucoup de force physique. En peu de jours, mon corps reprit sa vigueur, mais cela montre combien il faut être prudent quand on est médium. Les gens qui ne le sont pas sont peu incommodés, mais ils n'en tirent pas moins profit des séances.

Je crois maintenant aussi fermement au progrès du spiritisme que je crois à la lutte incessante pour obtenir la vérité. Il n'y a guère de limites à l'esprit humain ; la nature a toujours quelque nouveau secret à nous dévoiler, l'horizon s'élargit sans cesse. La lumière se fera sur toutes ces questions : la vie, la mort, l'infini. Mais il faut attendre.

Quand je serai de retour vous verrez le voile. Nous en examinerons un morceau au microscope.

Sincèrement vôtre

GEORG LARSEN.

Trad. par G. BÉRA.

ANNA ROTHE

LE MÉDIUM « AUX FLEURS » A PARIS

Grâce à l'aimable invitation de Mme Rufina Næggerath, il m'a été donné de pouvoir vérifier *de visu* l'exactitude des récits « d'Apports de Fleurs », dont je viens de donner la traduction, d'après les séances de la princesse Karadja, qui ont eu lieu à Berlin.

Cette fois, c'est à Paris, dans l'appartement de l'auteur de la « Survie »,

que j'ai eu la rare fortune d'assister à cet étrange et gracieux phénomène de la production de fleurs naturelles, en pleine lumière, par la médiumnité de cette femme unique, qui a nom Anna Rothe.

Que la toute bonne et respectée « Bonne-Maman » veuille donc accepter ici le juste tribut de ma gratitude, pour la faveur de m'avoir admis, en cette circonstance, au nombre des privilégiés qui ont pu contempler ces admirables merveilles.

Assurément, en présence de l'étrangeté du phénomène, on conçoit toutes les objections, toutes les critiques, de la part de ceux qui n'ont rien vu, et auxquels on prétend faire accepter un pareil prodige. Pour ceux qui ont vu opérer d'habiles prestidigitateurs, et qui répugnent à l'intervention des Esprits dans ce qui ne leur semble qu'un joli tour d'adresse, la conviction sera peut-être encore plus difficile à faire naître. « Les faiseurs de tours sont si habiles ! » Qu'ils ne se hâtent pas cependant de rejeter le témoignage des témoins oculaires, sur le seul motif de leur manque de discernement, et qu'ils veuillent bien attendre l'exposé des précautions prises. Je leur demanderai alors humblement quelles autres mesures de sécurité ils eussent imaginées, et quel prestidigitateur se fut soumis aux conditions qui ne sont pas parvenues à embarrasser, à paralyser, la pauvre simple bonne femme qu'est le médium.

A la suite de précédentes séances, où des investigateurs fort sceptiques, ce que je ne blâme pas, mais se hâtant trop vite de conclure avec malveillance à la fraude, avaient jeté sur le médium cette ombre soupçonneuse, qui naît et grandit avec tant de facilité dans nos âmes de blasés et d'incroyants, un groupe de spirites, résolus à avoir le dernier mot de la question, au moins dans leur conscience, se décida à tenir une séance d'épreuves, dans laquelle toutes les garanties désirables, qui fixent la conviction, devaient se rencontrer. Cette séance avait été demandée par le médium lui-même, désireuse qu'il fut fait justice des accusations imméritées dont elle était l'objet. Elle se déclarait prête à accepter d'avance toutes les conditions de contrôle qu'il plairait au comité de lui imposer.

Anna Rothe est une vieille femme, sans culture intellectuelle. Les fatigues de la médiumnité ont encore accentué les marques de l'âge. Le corps est maigre, le visage est émacié, les yeux sont caves ; mais sous les paupières meurtries le feu sombre de l'Esprit brille étrangement. Tout en elle trahit la vie intérieure qui consume ce pauvre corps, et les dures épreuves d'une vie de privations, de dévouement et de persécutions. Son aspect évoque l'idée d'un apôtre, quand elle parle, le visage illuminé dans la transe ; ou d'un martyr en extase, lorsque, silencieuse, elle « voit » le monde invisible, avec le sourire doux et triste des volontaires du sacrifice...

Le vendredi, 10 mai, à 9 heures du soir, je faisais donc partie d'un comité

de douze personnes réunies dans le but de s'assurer des pouvoirs de cette étrange femme. La pièce, où devait avoir lieu la séance, avait été, bien entendu, visitée au préalable par les invités, qui s'étaient assurés qu'il n'existait rien de suspect dans aucune partie de la chambre, et plus spécialement dans l'angle où devait se tenir le médium.

Quant à celle-ci, elle avait été déshabillée complètement en présence de la maîtresse de maison, qui lui avait laissé remettre ensuite sa chemise et un peignoir, appartenant à notre hôtesse (1). Les invités ont tous pu voir ces vêtements quittés par le médium, et déposés dans une pièce éloignée. Aussitôt conduite à sa place, le cercle des assistants se ferma autour de Mme Rothe, lui interdisant, par une double barrière de spectateurs, serrés les uns contre les autres, toute communication avec l'extérieur.

Voilà donc le médium isolé, dans un coin où il n'y a rien, où elle n'a jamais mis les pieds, et nue dans un vêtement étranger. La pièce est petite, et extrêmement éclairée par cinq lampes, dont trois de fort calibre, et sans globe, ni écran, placées en face du médium, jetant une vive lumière sur son visage et sur ses mains. Cette lumière est tellement intense qu'elle incommode quelques assistants, qui s'en plaignent ; mais le médium insiste pour qu'elle soit conservée (Il est juste d'ajouter qu'à la fin de la séance, une fois les preuves surabondamment faites, et les assistants bien convaincus que toute fraude était impossible, deux de ces lampes furent retirées). Pour mettre le comble à ce surcroît de précautions, les voisins de droite et de gauche du médium, Mme Næggerath et la princesse Karadja lui tiennent constamment les mains entre les leurs. Placé en face de Mme Rothe, un peu sur sa droite, je n'ai pas quitté des yeux son visage, son buste et ses mains, pendant tout le cours de la séance, sans découvrir aucun mouvement suspect de sa part ou de celle de ses voisines ; car pour répondre aux infamies possibles j'ai voulu pousser l'infamie jusqu'à suspecter notre aimable hôtesse et la dévouée princesse Karadja. Elles me comprendront et me pardonneront, sachant les exigences de la critique.

Au bout de quelques minutes d'attente, le médium se lève en gémissant. Ses yeux dilatés semblent voir quelque chose d'étrange, elle étend les bras, et, comme venant de la personne assise en face d'elle, mais plus haut, un livre est soudain projeté dans ses mains. Elle le remet à M. Hugo d'Alesi, assis devant moi. Ce sont « Les grands horizons de la vie » d'Albert de la Beaucie. Ce phénomène s'est passé littéralement sous mon nez, à moins de 50 centimètres.

Puis le médium a un léger soubresaut, ses yeux se convulsent, sa tête se

(1) Mme Næggerath m'écrit que ce sont les Esprits eux-mêmes qui ont déshabillé leur médium, pour éviter tout contact de fluides humains.

renverse, le visage s'éclaire, elle passe en transe. Sur un ton ferme et élevé, d'une voix claire, en paroles bien nettes, elle nous débite en allemand (elle est de Chemnitz) un discours, que tous ceux qui ont l'avantage de comprendre cette langue dans l'assistance s'accordent à trouver bien dit, bien pensé, et révélant des connaissances supérieures à celles qu'on peut attendre de Mme Rothe. La transe cesse comme elle a commencé, par un léger soubresaut, et le médium reste un instant immobile. Puis les gémissements indicateurs du phénomène d'apports recommencent, elle se relève, étend les bras vers le monsieur placé devant moi et subitement, dans ses mains apparaissent comme tombées du ciel à 30 centimètres de mes yeux deux branches d'œillets l'une de blanches, l'autre de rouges. C'est absolument stupéfiant !

A partir de ce moment, les phénomènes se succèdent pendant une heure et demie, avec une grande rapidité et une grande facilité, les apports de fleurs alternant avec les discours prononcés en transe. Presque chacun des assistants reçoit ainsi son bouquet, petit ou gros. Les fleurs apparaissent un peu de partout, en général près de la tête des personnes auxquelles elles sont destinées. Souvent aussi le médium les retire des rideaux placés derrière lui, comme si une personne invisible, cachée derrière ces rideaux, y préparait les bouquets et les lui remettait. Une seule fois elle se baissa pour ramasser sous la table autour de laquelle nous étions groupés et sur les pieds de M. H. d'Alesi, un gros bouquet de muguets. La princesse Wisznicka reçut pour sa part un fort joli bouquet d'œillets, de pensées et de roses, accompagné de paroles affectueuses, prononcées par l'Esprit de son fils, et qui lui arrachèrent des larmes. Pareille scène se produisit pour la bonne de la maison, qui ne fut pas oubliée, et à qui l'Esprit de sa mère remit un petit bouquet de muguets. J'ai eu la curiosité de regarder de près ce bouquet. La séance était commencée depuis près de trois quarts d'heure. Néanmoins il était, non pas frais, mais littéralement ruisselant d'eau, comme ceux que les marchandes ambulantes ont soin de tremper pour les conserver plus longtemps. Les queues, que j'ai examinées de même, indiquent que ces fleurs ne sont ni arrachées, ni détachées par un moyen surnaturel. Elles sont coupées telles qu'on les trouve aux éventaires des petites marchandes des rues. C'est de là, de toute évidence, qu'elles proviennent. Mais par quel moyen sont elles passées des petites voitures à bras dans les mains du médium, c'est une explication que je laisse à d'autres le soin de fournir ?

Outre ces fleurs qui, à la fin de la soirée, formaient un tas respectable, le médium eut encore un autre apport singulier. Nous la vîmes se lever subitement. Un bruit de ferraille se fit entendre au-dessus de sa tête dans les rideaux, elle y porta la main, et je la vis bien distinctement en retirer une photographie dans un cadre métallique, que notre hôtesse déclara se trou-

ver quelques instants auparavant sur la cheminée de sa chambre à coucher.

Nous avons vu que les apports s'entremêlaient de discours en transe. Ces discours sont eux-mêmes d'un caractère particulier et intéressant. Ils proviennent d'Esprits différents. L'un d'eux fut reconnu comme très caractéristique par le professeur Sellin, un des assistants. Le plus souvent, c'est l'esprit familier du médium, la petite Frida, qui prend la parole. La voix change, et c'est sur un ton enfantin, et en appelant les hommes présents « Mon oncle » (Unkel), que cet Esprit s'exprime. Parfois ce sont de petites poésies improvisées séance tenante sur les assistants, et pleines à la fois d'élévation et d'esprit religieux. Fréquemment elle chante, et ces chansons sont empreintes de beaucoup de grâce et de charme. Ce dernier mot d'ailleurs est celui qui exprime et résume le mieux toute la séance. On est littéralement sous le charme.

Un petit incident personnel pour finir. La séance était terminée, le cercle était rompu, et tout en exprimant ma satisfaction à notre aimable hôtesse, je lui disais à voix basse le regret de ne pouvoir emporter comme preuve le plus léger brin d'herbe. Le médium, eut-elle compris le français (et je me suis assuré qu'elle n'en comprend pas un traître mot), n'eut pu entendre cette conversation tenue à quelque distance d'elle. Néanmoins elle se leva aussitôt, et cueillant sur la tête de notre hôtesse, semble-t-il, un petit bouquet de muguet et de feuilles de violettes elle me le présenta en me disant en allemand : « Vert comme l'espérance ».

Les assistants, témoins de cette mémorable séance, ont été heureux d'apposer leur signature au bas du procès-verbal qui en fut rédigé avant qu'on se séparât. Ce procès-verbal sera remis au médium. Espérons qu'elle y trouvera le baume à ses blessures, et la force de continuer son admirable mission.

G. BERA.

P. S. — Dimanche, 12 mai. Je sors d'une nouvelle séance avec Mme Rothe au groupe du « Spiritualisme moderne », 36, rue du Bac. Ma femme et mes enfants ont été favorisés d'admirables bouquets et d'oranges littéralement tombés du ciel. Des fleuristes que je viens de questionner refusent de me procurer pour 100 francs une branche de mimosa semblable à celle que nous avons reçue.

G. B.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*).

Le récit suivant, dû à la plume du rédacteur en chef du *Spiritualist* et publié dans ce journal, signale la remarquable répétition d'un message, en même temps que la production de ce message original sur des ardoises que les observateurs n'ont perdues de vue à aucun moment :

« Il y a quelques jours, M. Charles Blackburn, de Parkfield, Disbury, près de Manchester, vint à Londres et invita à assister à une séance de Slade deux sceptiques déterminés pour les questions spiritualistes, qui étaient tous deux des hommes d'affaires, dont l'influence était reconnue dans la Cité. Ils se rendirent au domicile de Slade, Upper Bedford Place N° 8, lundi dernier, entre trois et quatre heures de l'après-midi. M. Blackburn apportait avec lui une ardoise achetée à Manchester. C'était une ardoise pliante, c'est-à-dire garnie de charnières au dos, de telle sorte que quand on la fermait, les deux feuillets d'ardoise se faisaient face; l'encadrement était en bois. Un ami de M. Blackburn, habitant Manchester, y avait apposé une marque particulière. A Londres, le correspondant de ce Monsieur qui avait fait la marque était l'un de ceux qui étaient venus assister à la séance pour en contrôler les résultats.

Les deux messieurs de Londres apportèrent l'ardoise dans la salle des séances et comme ils la tenaient ouverte, le Dr Slade y jeta un fragment de crayon du volume d'un grain de froment. Ils fixèrent ensuite avec beaucoup de soin une ficelle autour de l'ardoise fermée, après quoi l'un d'eux la déposa sur la table et la maintint en appuyant son coude sur elle. On entendit le grattement de l'écriture. Ils emportèrent ensuite l'ardoise dans la pièce voisine, l'ouvrirent en présence de M. et Mlle Blackburn, ainsi que de M. Simmons et l'on trouva *les deux feuillets de l'ardoise couverts des traits raides et poudreux d'une écriture avec le crayon d'ardoise. Le crayon d'ardoise se trouva usé par l'exécution de l'écriture.*

Depuis la première jusqu'à la dernière minute, l'ardoise ne fut à aucun moment hors de la vue des observateurs. La séance avait lieu en pleine lumière du jour.

Deux ou trois mots de ce message étaient mal orthographiés. Après que le tout eût été bien examiné, le Dr Slade effaça l'écriture; un crayon fut introduit de nouveau et l'ardoise replacée dans les mêmes conditions que précédemment, pour obtenir de nouvelle écriture. On entendit entre les ardoises un bruit semblable à celui de l'écriture et le monsieur enleva l'ardoise pour l'ouvrir chez l'un d'eux. Lorsqu'ils furent partis, le Dr Slade tomba en transe et l'intelligence qui se communiqua dit à M. Simmons que

ces assistants n'avaient pas attendu assez longtemps; qu'il n'y avait pas d'écriture sur l'ardoise; que les esprits avaient seulement fait rouler le crayon en essayant de le tenir. Tout ceci fut plus tard démontré exact.

Le lendemain, ils revinrent à 2 h. 30 après midi, comme il était convenu et obtinrent de l'écriture dans les mêmes conditions que dans la précédente séance. Lorsqu'ils furent sortis de la salle des séances et avant qu'ils eussent détaché les ardoises, M. Blackburn, tenant une séance avec le Dr Slade, demanda s'il y avait de l'écriture sur les ardoises cette fois-ci. Les esprits dirent qu'ils étaient prêts à répéter le message sur une autre ardoise. Ils le firent tandis que l'ardoise, sur laquelle se trouvait un fragment de crayon, était tenue par le Dr Slade appliquée contre la face inférieure du plateau de la table. Le médium recevait la lumière de face et M. Blackburn avait lui-même nettoyé l'ardoise avant la séance. Il porta ensuite le message dans la pièce voisine, on rompit les attaches de l'ardoise double et les deux messages furent trouvés identiques, sauf que celui de l'ardoise double contenait une phrase de plus.

Ce récit a été fait pour rendre hommage à la vérité et il nous est attesté par MM. Blackburn, Simmons et le Dr Slade.

Cette méthode donnant toute sécurité, qui consiste à essayer d'obtenir de l'écriture sur les propres ardoises des investigateurs, a été adoptée avec succès par M. J. Seaman, bien connu dans le journalisme, demeurant Southampton street, 11, Strand, qui ayant adopté, comme dans les cas ci-dessus, toutes les précautions que le soupçon peut faire imaginer, a obtenu des preuves convaincantes de la bonne foi de Slade et de la réalité de ses facultés. Il nous écrit :

« Le vendredi matin, 1^{er} du présent mois, vers midi, je me rendis avec mon ami, le Dr Carter Blake, à Upper Bedford Place, N° 8, où je fus introduit près du Dr Slade, tranquillement occupé à causer avec M. Simmons et un autre gentleman dans le salon; ce salon destiné à passer à la postérité, comme la pièce dans laquelle Simmons endormait l'attention des visiteurs et leur tirait les vers du nez. M. Simmons ne tenta pas de m'endormir mais il essaya de me confesser, car il me demanda si je ne voulais pas enlever mon pardessus et put acquérir par ma réponse la conviction que je n'avais qu'un vêtement. Mais il n'eut pas lieu de se servir de la découverte qu'il fit ainsi. Le Dr Slade qui m'introduisit dans l'arrière-salon ne s'assit pas le dos tourné à la fenêtre, mais fit face à la pleine lumière. Il ne maintint pas l'ardoise, qui m'appartenait, sur ses genoux, mais il la tint de telle sorte que le tiers restait sous mes yeux pendant tout le temps, ainsi que le pouce du médium. Son bras ne fit aucun mouvement comme pour écrire et ne fit un mouvement que pour placer l'ardoise plus près de moi ou sur ma tête. Les tendons de son poignet étaient parfaitement immobiles et l'écriture ne présentait aucune courbe. Elle consista en quatre messages distincts :

- a) Huit mots sur une ligne droite ;
- b) Douze mots sur trois lignes ;
- c) Trois mots sur une ligne ;
- d) Six mots sur deux lignes.

Les lignes s'étendaient pour la plupart parallèlement au côté le plus long et traversaient en ligne droite une ardoise ordinaire d'écolier de douze pouces. Tous les messages étaient écrits sur la face supérieure de l'ardoise, sur les faces de laquelle j'avais écrit *dessus* et *dessous* pour éviter toute substitution. Je suis donc aussi sûr de cela que je le suis de ma propre existence. On n'a pas essayé de détourner mon attention [sur une prétendue lueur paraissant sur mon coude ; tandis que j'avoue avoir détourné celle de Slade vers les sujets peints sur la muraille et que je connaissais bien. Je voulais voir s'il essaierait d'écrire ou de faire une chose quelconque pendant qu'il me croirait sans défiance. Nous causâmes tout le temps. On entendit des coups dans toutes les parties de la pièce et dans les meubles. La table fut enlevée horizontalement du parquet, tandis que je tenais les mains de Slade dans les miennes et que mes pieds étaient sur les siens. S'il avait pu se servir de ses genoux, qui étaient en pleine lumière, il n'aurait pu que soulever la table par un bord et non horizontalement. Une sonnette placée sous la table, en dehors de tout contact, mais bien à ma vue, sonna tandis que le Dr Slade était debout ; elle fut ensuite enlevée rapidement de terre, passa le long de ma gauche jusqu'au niveau de la table, fut lancée violemment entre nous vers ma droite et tomba avec fracas à l'extrémité droite de la table, en décrivant ainsi presque un cercle. Je fus touché à la hanche droite, trop éloignée pour être atteinte par les pieds, toujours en vue, du Dr Slade. Dans la position assise que j'occupais à ce moment, ma jambe droite d'abord et ensuite celle de la table étaient pour ainsi dire les protecteurs de mon côté droit contre les attaques pouvant me venir du côté de Slade. La force agissante était évidemment en arrière et à droite de moi. Ce qui démontrerait l'exactitude de cette appréciation, c'est que la chaise sur laquelle j'étais assis fut, pendant que je m'y trouvais encore, poussée tout à coup d'arrière en avant vers la table et vers le Dr Slade, dont les chaussettes blanches et rouges ainsi que les bottines restaient bien visibles dans leur position normale. Je dis bien *poussée* et non *tirée*, parce que j'avais la sensation que la force était appliquée derrière ma chaise. Je regardais tout autour, pour voir qui ou quoi était là. Dans la place où j'étais assis avant ce mouvement j'étais à une distance telle, que le pied étendu du Dr Slade ne pouvait accrocher ma chaise et me tirer à lui. J'ai vu bien des prestidigitateurs et j'ai fait moi-même assez de tours de passe-passe pour saisir les procédés qui assurent le succès des trucs ; mais je déclare que pendant cette séance il n'y eut aucun procédé quelconque de tricherie. Je laisse à d'autres le soin d'ex

pliquer les phénomènes. Tout ce que je puis dire, c'est que l'écriture était sûrement sur le côté supérieur de l'ardoise, sur lequel reposait seul le pouce du Dr Slade, parfaitement en vue tout le temps. Tandis que l'écriture était tracée sur l'ardoise posée alors sur ma tête, je sentais contre mes tempes les articulations de la main de Slade et pendant tout ce temps ses doigts restaient absolument immobiles. Pendant ma visite le Dr Slade se trouvait souffrant et se montra fort satisfait des résultats de la séance. Pendant tout mon séjour chez lui il ne fut pas dit un seul mot des esprits.

11, Southampton street, strand. Londres W. C.

DEUXIÈME SÉRIE.— ECRITURE DANS DES ARDOISES FORTEMENT VISSÉES ENSEMBLE.

Mme Louisa Andrews, demeurant alors 66, Spring street, Springfield, Massachusetts, U. S. A. une de mes correspondantes les plus considérées, affirme avoir obtenu de l'écriture dans des conditions encore plus rigoureuses, si c'est possible. En réponse à une question qu'elle avait écrite, elle a obtenu une réponse dans une ardoise double qu'elle avait fortement vissée.

« L'été dernier, pendant un séjour de deux mois que je fis dans la même maison que le Dr Slade, je pris une ardoise double dans ma chambre à coucher, avec une vis et un tourne-vis, après avoir au préalable pratiqué deux trous dans les cadres de l'ardoise. Sur l'un des côtés de l'ardoise double j'écrivis quelques lignes adressées à un ami actuellement dans le monde des esprits, après quoi je déposai un fragment de crayon à l'intérieur et je fixai les deux feuillets avec le plus grand soin.

Je la descendis ainsi préparée et la posai sur la table devant laquelle le médium était assis. Presque aussitôt nous entendîmes le grattement produit par le crayon en écrivant. Lorsque la séance fut terminée, je remontai dans ma chambre où j'avais laissé le tourne-vis et là, hors de la présence du médium, j'ouvris l'ardoise sur laquelle je trouvai écrite la réponse à la question que j'avais posée. Elle était signée du prénom de l'esprit auquel la question était adressée. Qu'elle ait été écrite par cet esprit ou non, je ne puis le dire et je ne veux hasarder aucune hypothèse, qui n'aurait d'intérêt que pour moi. Ce que je *sais*, c'est qu'un pouvoir quelconque a tracé de l'écriture sur la face intérieure de l'ardoise double, qui n'était pas sortie de mes mains et qui resta fermement vissée jusqu'au moment où je l'ouvris moi-même. »

Ce fait n'est pas le seul. On a annoncé que le même résultat a été obtenu en présence d'un certain William Petty de Newcastle-on-Tyne. M. John Mould, 12 St-Thomas's Crescent, Newcastle, de la firme Mould and Co, commissionnaires en grains, écrit à la date du 22 décembre 1876 :

« J'ai tenu, avec William Petty, dans ma propre demeure, des séances

d'écriture sur une ardoise double *fortement vissée* et j'ai obtenu beaucoup de séances réussies.

Le résultat le plus concluant fut obtenu le mercredi soir, lorsque je plaçai entre les deux feuillets, qui furent ensuite vissés, une feuille de mon carnet de notes. Après dix minutes de séance j'enlevai les vis et trouvai le dessin d'une figure de profil sur le papier, avec un message écrit au-dessous. L'expérience fut répétée avec succès et des résultats plus parfaits, au point de vue de l'élégance de l'écriture de l'esprit, qui cette fois encore signa de son nom.

La séance se tenait dans les conditions d'éclairage au gaz ordinairement usitées dans la maison. Le médium ne toucha jamais le papier et n'intervint dans l'expérience que pour tenir d'une main l'ardoise sous la table, tandis que son autre main reposait sur la table. Les seuls assistants étaient ma femme, mon fils et ma fille ».

Il est bon de faire remarquer que cette expérience fut répétée et que la seconde fois réussit encore mieux que la première. Dans les deux cas les mêmes mots furent exacts. Le papier portait la date et les initiales et les ardoises étaient si exactement appliquées l'une contre l'autre qu'il était impossible d'introduire entre elles la pointe d'un couteau. Le psychiste resta à son état normal pendant toute la séance et il ne fut possible de constater aucun mouvement musculaire d'aucune sorte pendant qu'il tenait l'ardoise. En réponse à une demande de renseignements, M. Mould me fait savoir qu'il a de nouveau expérimenté avec le même psychiste ; qu'il a obtenu des résultats analogues, en ajoutant cette nouvelle précaution, de couvrir la vis qui fixait les ardoises d'un papier gommé recouvert lui-même d'un sceau. « Le jeune médium vint seul chez moi. Il n'a jamais touché le papier et n'a pas tenu les ardoises avant qu'elles fussent vissées avec soin. Pendant toute la séance il y avait un large éclairage fourni par une suspension à trois becs et par un feu brillant. »

M. Mould ajoute que chaque fois les assistants faisaient tous partie de sa famille et dit en terminant : « Je ne pourrais plus être certain de quoi que ce soit pouvant survenir dans mon entourage si je devais renoncer au témoignage de mes sens dans cette occasion. »

M. Mould a été assez aimable pour soumettre le papier à mon inspection. Il porte le dessin d'un profil et trois lignes d'écriture. La dernière est tout à fait tremblée et il est évident qu'elle a été écrite avec difficulté. Dans un cas une lettre mal formée a été ensuite corrigée.

Traduit par le Dr O. DUSART.

DESSINS SPIRITES

UNE VISITE CHEZ FERNAND DESMOULINS. — UN ARTISTE MEDIUM.

LES TROIS ESPRITS DU PEINTRE.

Désireuse de connaître la force supérieure à laquelle elle obéit, éprouvant le besoin de s'affirmer à elle-même sa propre immortalité et de se persuader que les tristes réalités de l'existence ne sont pas les seules choses auxquelles elle a droit, l'âme humaine, constamment inquiète et tourmentée, a été, de tout temps, éprise du mystérieux et du surnaturel qui satisfont, dans une certaine mesure, ses aspirations vers l'idéal. Cet immense attrait du prodige, cette soif ardente du miracle, qu'exploitèrent les ministres de toutes les religions pour exercer, sur les actions et les pensées de leurs contemporains, une influence toute-puissante, ne se sont point atténués avec le progrès, et c'est tout au plus si les grandes découvertes scientifiques sont parvenues à les faire changer de direction.

A notre époque, le spiritisme et l'occultisme tendent à remplacer les oracles truqués des païens et les apparitions fantasmagoriques des chrétiens ; c'est, au fond, toujours la même chose : un petit nombre d'êtres sans scrupules qui se jouent de la crédulité humaine en déformant, pour les besoins de leur cause, quelque phénomène véritable ou quelque grand enseignement.

C'est ainsi que les esprits sains ont été, à l'origine, éloignés du spiritisme, bien que certaines manifestations, impossibles à nier aient présenté parfois le plus vif intérêt ; aujourd'hui, il n'en est plus de même, et à côté des détraqués et des charlatans se sont réveillés des savants de très grand mérite qui se livrent en toute sincérité à l'étude de cette science nouvelle.

A vrai dire, ils ne savent pas encore grand'chose et, en ces derniers mois, aucun d'entre eux n'a pu trouver une explication plausible à la production des dessins spirites exposés chez Georges Petit par Fernand Desmoulins, et qui vont rentrer dans leurs cartons entourés du même mystère que lorsqu'ils en sont sortis.

Les commentaires les plus variés ont accueilli l'apparition de ces dessins, et l'artiste, dont la bonne foi est pourtant hors de doute, a été l'objet, de la part des incrédules, de suppositions plus ou moins ridicules. Les princes de la science, les docteurs hypnotistes ou autres étant restés muets sur la cause du phénomène, j'ai voulu savoir de M. Desmoulins lui-même dans quelles conditions il avait été amené à exécuter ces curieux dessins sur lesquels on a tant épilogué.

C'est dans son atelier de la rue Washington, à deux pas des Champs-Élysées, que j'ai trouvé l'excellent graveur, occupé à sa besogne habituelle

qu'il exécute avec une parfaite tranquillité. Tout est calme, d'ailleurs, dans cette grande pièce dont les murs sont tapissés de gravures et d'aquarelles faites dans la manière très sage et très consciencieuse qui est celle de Desmoulins, et rien ne révèle que l'endroit est habité par un médium dont la mystérieuse puissance a révolutionné le monde spirite tout entier.

J'annonce l'objet de ma visite, et aussitôt mon interlocuteur me dit aimablement :

— A la bonne heure ! Vous, au moins, vous venez m'interroger ; c'est plus simple et plus naturel que de dire sur mon cas une foule de choses inexactes et ridicules, comme on l'a fait jusqu'ici. Evidemment, ce qui m'est arrivé est bizarre, et j'étais, semble-t-il, la dernière personne qui dût être choisie comme instrument d'un pareil phénomène. Je suis un homme calme, pondéré, j'ai une excellente santé, je bois, mange et dors très normalement ; rien ne paraissait donc me prédisposer aux manifestations nerveuses ; et je suis convaincu, d'ailleurs, qu'il n'y a là qu'une action purement cérébrale.

— Mais comment vous êtes-vous aperçu de cette faculté bizarre ?

— C'est un jour du mois de juin dernier ; j'avais passé la soirée chez des amis, et quelques jeunes filles s'étaient amusées à faire tourner une table, ce qui avait donné lieu à divers phénomènes intéressants, quoique d'un ordre très commun. Bien que je ne me sois jamais occupé de spiritisme, je rentrai chez moi assez impressionné par ce que j'avais vu, et, songeant à ces choses, je me demandai comment je n'avais jamais rien pu obtenir personnellement, pas même cette marche inconsciente de la main, assez fréquente, paraît-il, chez les professionnels du dessin.

Je m'assis à ma table ; je pris un papier et un crayon et je restai quelque temps en méditation ; bientôt, je sentis une légère secousse, et ma main, se mettant en marche, traça quelques lignes informes et tremblées qui ne signifiaient rien. Je recommençai le lendemain et les jours suivants, le soir, dans l'ombre, après mon travail fini ; peu à peu, les lignes devinrent moins informes.

En disant ces mots, M. Desmoulins me montra ses premiers dessins et s'arrêta sur une image de femme, encore informe et grossière, mais cependant très nette.

Les uns après les autres, je feuilletai les cartons, et je fus stupéfaite de voir la perfection progressive des dessins. Certainement, l'esprit, — si esprit il y a — avait eu des efforts à faire et avait dû lutter contre une force quelconque pour arriver à exécuter des compositions semblables à celles que nous reproduisons ici.

— Notez, me dit M. Desmoulins, que le plupart de ces dessins ont été faits dans l'ombre et avec une rapidité surprenante. Certains d'entre eux

ont été exécutés en sept minutes, alors qu'à l'état de veille, il faudrait quarante minutes, au moins, rien que pour couvrir d'ombres au crayon une feuille de papier de la même grandeur. Du reste, j'ai fait environ deux cent quarante dessins en trois cents jours, ce qui est au-dessus de toute production humaine.

Trois esprits différents animent M. Desmoulins ; le premier qui se soit manifesté signe : *un instituteur* ; le second *ton vieux maître*, et le troisième, plus rare et de relations moins faciles : *Astarté* ! Chacun d'eux a sa manière, bien que dans l'ensemble tous les dessins paraissent exécutés par le même procédé et composé uniquement de traits et de hachures. Souvent, l'esprit, mécontent de sa besogne, déchire d'un geste brusque le travail qu'il vient d'accomplir ou le biffe d'un violent trait de crayon.



Beaucoup de dessins sont en couleurs ; mais les esprits n'emploient que le bleu, le rouge et le jaune, cette dernière teinte en faible proportion. Les changements de crayon se font par ordres écrits, et il est très amusant de voir les trois écritures différentes des inspireurs de M. Desmoulins.

— Vous savez, me dit mon interlocuteur, que j'ai la faculté de transmettre ma puissance médianimique. Voulez-vous essayer ?



En ma qualité de Parisienne un peu sceptique, j'éprouve quelque répugnance pour le surnaturel, et j'hésitai un moment avant de me prêter à cette expérience. Cependant, la curiosité fut la plus forte et, m'asseyant devant une table, je pris du papier et un crayon et j'attendis.

M. Desmoulins mit sa main sur mon épaule, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que je sentais dans le bras droit une sorte d'engourdissement à peu près semblable à ce qu'on éprouve quand on est resté longtemps dans la même position : les enfants appellent cela « avoir des fourmis ». Bientôt, lesdites fourmis envahirent ma main qui se mit à trembler : c'était la transe qui commençait :

— Vous feriez un excellent médium, me dit Desmoulins.

— Allons, tant mieux !

En effet, voici maintenant le crayon qui part et trace une ligne, sans aucune forme, il est vrai, mais réellement exécutée en dehors de ma volonté.

Je recommence une seconde fois et j'obtiens une sorte de potiche — ceci est une comparaison vague — au milieu de laquelle ma main a tracé deux fois le mot : *oui*.

Oui, quoi ? c'est ce que je ne saurai jamais.

Ce dont je suis bien certaine, c'est que le phénomène est absolument réel et qu'un être humain peut, en dehors de sa volonté, exécuter certains actes desquels il serait incapable à l'état de veille.

Cette chose profondément troublante et inexplicable mérite à coup sûr quelque chose de plus qu'un sourire ironique et un haussement d'épaules : elle est peut-être le point de départ, obscur et d'autant plus attrayant, d'une conception nouvelle de la vie, c'est, en tout cas, un merveilleux champ d'expériences pour les savants qui sont bien sûrs de la solidité de leur cerveau.

(*Le Français*).

JEANNE BRÉMONTIER.

LES PLANS DE L'ESPACE

(Suite)

III

Amis, il n'y a pas, à proprement parler, d'habitants sur les plans invisibles. Il n'y a que de la vie ou force fluidique en circulation et des désincarnés en train de mourir une seconde fois, c'est-à-dire de se dépouiller des fluides lourds générés pendant l'incarnation.

Lorsque l'esprit, revenu dans l'invisible, a achevé d'épuiser la force qui retenait ses parcelles groupées autour de lui, celles-ci s'échappent et retournent en liberté dans l'atmosphère fluidique comme les molécules de son corps sont retournées aux éléments atmosphériques de la terre. Il ne reste plus alors de l'âme désincarnée qu'un noyau de parcelles plus épurées en qui se concentrent les résultats et les acquis de l'incarnation passée. Ce noyau forme une petite part de vie ou essence fluidique qui, réunie aux parts de même nature, constitue la force inhérente à chaque plan.

Il nous est aussi difficile de vous faire comprendre ce que sont ces forces vivantes, agissantes, intelligentes, qu'il vous est peu facile de faire comprendre à un aveugle né la composition et la différence des couleurs. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que cette petite portion de vie ou fluide est tout à la fois : un *miroir* qui garde l'empreinte des pensées, des paroles et des actions de la vie passée ; un *souffle* qui s'ajoute aux souffles semblables pour produire l'énergie essence même de la force ; une *lueur* qui reflète avec plus ou moins de pureté l'intelligence suprême l'universel Amour.

Chaque noyau de parcelles, dont l'ensemble constitue la vie qui circule sur chaque plan de l'Invisible, peut, à son gré et momentanément, reprendre son individualité en se servant des fluides lourds qui l'entourent pour se créer une forme éphémère et transitoire.

Un grand nombre parmi vous ont entrevu ces formes passagères se deman-

dant, avec curiosité, ce que devenaient, après leur disparition, les entités qui les avaient un instant animées. Pour les satisfaire nous répondrons que, retournées à la vie commune, elles jouissent d'une vie personnelle plus ou moins limitée selon le degré d'épuration des forces dont elles font partie. Et nous ajouterons que cette vie personnelle n'a de valeur qu'en proportion de la *lumière* divine qu'elle reflète de l'*amour* infini dont elle transmet le pur rayonnement.

Lorsque sonne l'heure de la réincarnation, cette petite part de vie, dont nous étudions l'évolution, se dédouble pour ainsi dire. Une partie reste attachée au plan qu'elle occupe; l'autre, emportant avec elle sa part des acquis antérieurs, s'unit au germe en formation; elle devient le foyer de l'âme, c'est-à-dire le moteur qui met en activité ses centres de vie pour attirer et grouper autour de lui les parcelles et les molécules devant composer la nouvelle personnalité.

Si, par une coïncidence fortuite, deux âmes incarnées se composaient d'un nombre identique de parcelles, soit comme volonté, soit comme idéal, non seulement leurs corps physiques se ressembleraient, mais elles auraient les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes sentiments. En un mot, elles réaliseraient le rêve des âmes sœurs, rêve qui, si souvent, a hanté l'imagination des poètes et des romanciers.

Un lien fluide unit l'âme réincarnée à la partie d'elle-même restée dans l'Invisible et c'est par elle que les forces spirituelles lui seront dévolues pour l'aider dans sa tâche, selon l'étendue de leur pouvoir.

Plus est fructueuse la vie de l'Incarné, au point de vue moral, plus a de valeur la petite part d'énergie qu'elle rapporte à la masse commune, plus se développent les forces spirituelles sous l'effort commun et plus chaque part de vie en retire secours et profit. Touchant résultat de la *Solidarité* qui fait que le progrès de la partie profite à l'ensemble et que la force de l'ensemble profite à la partie.

C'est ainsi que, sous la poussée de l'évolution, la matière s'épure, les forces grandissent et se spiritualisent, la vie s'intensifie et tout marche vers l'*Infini*.

(à suivre).

THEORIE DE LA RÉINCARNATION

OBJECTIONS HISTORIQUES, LOGIQUES ET PHILOSOPHIQUES
DU PROFESSEUR W. M. LOCKWOOD, DE CHICAGO.

(Suite.)

(Voir *Revue* de février 1901.)

BRAHMA, VISHNOU ET SIVA.

Dans la propagande religieuse de l'Hindou ancien, le mot « Brahma » a deux significations. Quand il est employé comme un nom neutre, on le prononce avec la syllabe finale brève ; et comme nom masculin, la finale est longue. Brahma (neutre) représente les principes créateurs de la nature de l'univers. C'est « la grande cause », non « la première cause », mais la seule cause de toutes les existences. Dans ce sens, on ne le conçoit jamais comme un individu, ou comme une divinité, l'âme suprême qu'on adore ; mais comme existant à travers les activités combinées du temps et de l'espace, c'est simplement la Nature. On en parle comme de « ce qui est invisible (d'un principe), insaisissable, sans origine, pénétrant tout, existant par lui-même, n'ayant ni couleur, ni œil, ni oreille ; éternellement manifeste dans toute la création visible, et la cause de toutes les choses et de tous les êtres créés ».

L'âme humaine était considérée comme ayant évolué de l'esprit universel, s'étant manifestée dans l'évolution de Brahma (masculin). Brahma (masculin) est l'un des trois dieux du panthéon hindou ; il est le produit spécial des fonctions de la création, étant lui-même une émanation de Brahma (neutre). Nous avons dit, plus haut, que le culte primitif, le plus reculé connu dans la période védique était celui de la nature ; cet idéal régnait encore à l'avènement de Brahma (neutre) et le panorama changeant des phénomènes cosmiques conduisit à un idéalisme chimérique, revêtant les forces de la nature de consciente personnalité. Mais ces manifestations de la nature étant considérées comme étant au-delà du contrôle de l'homme, on s'en fit un idéal d'omnipotence, une conception d'omniscience. Ainsi naquit l'idéal anthropomorphe d'un Dieu, maître suprême, omnipotent et omniscient de l'univers ; et la naissance légendaire de Brahma (masculin) joint à cet idéal cosmique est la seule base historique, philosophique ou naturelle sur laquelle les générations successives ont essayé de bâtir les anthropomorphismes théologiques variés d'un Dieu mâle, comme étant le maître suprême du temps et de l'espace.

Parmi les phénomènes divers de la nature, celui de la lumière était regardé par l'Hindou comme ayant une signification supérieure. Ainsi, le culte des rondes étincelants, du soleil, de la lune et des étoiles introduit

dans les hymnes védiques, devint culminant dans la période épique, dans le culte rendu à Vishnou, le soleil.

Vishnou était la seconde divinité de la triade hindoue.

Il était adoré pour ses pouvoirs multiples dans les phénomènes de la végétation, de la chaleur, de l'influence vivifiante qu'il communiquait aux saisons. Ses attributs cosmiques sont plus manifestes dans la période védique qu'épique, mais ses transmigrations et ses réincarnations nombreuses appartiennent à la période épique ; et ces transmigrations, quoique possédant un caractère cosmique, sont la base historique et mythologique sur laquelle l'idéal moderne de la réincarnation a fondé sa vraie origine. Les nombreux conflits dans lesquels il fut engagé avec les autres dieux — principes de la nature — personnifiés d'existence consciente, rendirent nécessaires plusieurs transformations et réincarnations.

Quant à Siva qui était le troisième Dieu de la triade, il représentait le principe destructeur de la nature. L'Hindou regardait ce principe comme un être imaginaire, favorisant le changement, la désagrégation et la mort. Le mot lui-même est de forme sanscrite ; mais il est curieux que dans cette acception il signifie « heureux, de bon augure, divin ». L'Hindou avait observé que dans toutes les transformations de désagrégation avec lesquelles il était le plus familier, il se produisait un ordre plus élevé et nouveau ainsi que cela est manifeste dans les phénomènes végétaux et autres de la vie, et la renaissance de ces phénomènes l'amena à conclure que la mission réelle de ce Dieu était propice et divine. Investi d'un pouvoir suprême sur l'existence physique, il était adoré comme étant le Dieu suprême de l'univers. De même que Vishnou, Siva avait un millier de noms, par suite des milliers de formes de désagrégation ayant lieu dans la nature ; pourtant on n'attribue à Siva, comparativement, qu'un petit nombre d'incarnations dans la mythologie indoue.

L'esprit pouvait se donner un plus large essor dans les phénomènes de la croissance pour la propagation de ce dogme, que dans ceux de la désagrégation.

L'action du soleil, en favorisant la croissance et le développement des formes végétales et autres de la vie, procurait à l'esprit hindou une série de phénomènes suggérant la réincarnation personnelle de Vishnou (le soleil) dans ces formes qui se manifestaient de mille manières.

Affirmer donc que, parce que l'imagination spéculative de l'esprit hindou a fabriqué cette histoire dans les siècles d'un passé lointain, il faille l'accepter comme étant le mode de raisonnement des Hindous reconnu supérieur à tout autre, ou que leurs dieux et leurs réincarnations attestées aient quelque fondement dans la composition de cette histoire, est simplement l'antithèse du raisonnement.

Le Bouddhisme. — Passant ensuite à l'examen du Bouddhisme et comparant cette religion au Brahmanisme, le professeur Lockwood ajoute que de même que le Brahmane cherchait à se soustraire au cycle sans fin des réincarnations par l'absorption de l'âme dans l'esprit universel Brahma, de même Gautama Bouddha cherchait, dans sa doctrine à prouver l'inutilité d'une nouvelle naissance.

« L'école de philosophie Sankhya » à laquelle Bouddha avait emprunté ses idées principales, était dogmatiquement athée: elle ne connaissait point de Dieu suprême, ni même d'Esprit impersonnel de l'univers dans lequel l'âme humaine pourrait être absorbée ».

Tandis que Brahma avait un millier de noms, Bouddha n'en avait qu'une cinquantaine, parmi lesquels le nom de Gautama, issu de « la race solaire » dont sa famille était une branche. Le Bouddhiste ne croit pas à l'immortalité, mais après que l'âme de l'homme a passé par le cycle des transmigrations attribuées à l'enchaînement inconnu et aveugle de cause et d'effet, son âme parvenait au Nirvana, dans le royaume de l'extinction. D'après le Bouddhisme, l'âme humaine n'est pas une étincelle de l'intelligence suprême, ni d'un Dieu, mais le produit de l'univers matériel. On peut en conclure que le Bouddhiste est athée dans toute l'acception du mot. Il est également pessimiste et ne désire rien tant que d'être délivré de la souffrance et de l'humiliation inhérentes à la transmigration; et dans son opinion, il n'existe pas de plus grande calamité que celle d'être transformée en femme; une telle réincarnation étant regardée comme le résultat de graves délits commis dans une existence antérieure; la femme étant censée devoir subir la pénalité des péchés commis dans le passé, voire même les douleurs de la maternité. Le Bouddhiste, en outre, croit à l'enfer — non pas à un seul — mais à plusieurs. Ces lieux sont supposés se trouver dans l'intérieur de la terre. L'âme humaine est condamnée à vivre dans l'un de ces enfers pendant dix billions d'années pour la plus petite faute; et le nombre de siècles que doivent y séjourner ceux qui se sont rendus coupables de graves délits est incalculable.

Le professeur ajoute ces détails du Bouddhisme historique pour faire ressortir tout ce qu'il y a de ridicule de la part du théosophe moderne à vouloir idéaliser la doctrine de Bouddha, comme si ses préceptes devaient servir de mesure à sa vie et à sa philosophie. et que les platitudes transcendantes de cet esprit athée étaient les concepts fondamentaux de ses propres prétentions théosophiques.

Karma. Le mot « Karma » est un terme consacré dans le langage du Bouddhiste athée, mais qui n'est pas d'origine sanscrite, ni employé dans la théosophie brahmanique. Son dialecte est le Pali, plus ancien que le sanscrit et dont on trouve la trace dans l'Indoustan occidental. Le « Karma »

du Bouddhiste n'était pas l'inflexible justice, comme le prétend le théosophe moderne, mais l'aveugle et inconscient enchaînement de cause et d'effet. Le Bouddhiste croit qu'une action mauvaise peut rester dormante pendant maintes existences, mais qu'elle se manifestera tôt ou tard. Le théosophe prétend, au contraire, que le Karma de l'homme se forme chaque jour de sa vie, et que ces actes d'inflexible justice prédéterminent sa réincarnation prochaine.

Où se trouve la logique, je vous le demande, à prendre comme mesure d'un idéal de justice attribué à un Dieu, l'expression de « cause et effet aveugle » tel qu'il est employé dans le langage du Bouddhisme athée ?

Le théosophe croit-il vraiment à cette sorte de logique autant qu'aux dogmes de réincarnation et de réincorporation ?

L'erreur commise dans l'appropriation du mot « Karma », tel qu'il est appliqué à une partie quelconque du schisme de la théosophie, se comprendra mieux, quand on saura que le Sankhya, système de philosophie sur lequel le Bouddhisme a été établi, était si fortement athée ou agnostique dans son application pratique, qu'il donna lieu à une violente dissension qui provoqua la rupture éventuelle du Brahmanisme, nécessitant l'établissement de la doctrine d'un Être suprême et d'un nouveau schisme connu sous le nom de Yoga.

Yoga. — Le mot « Yoga » dérive du sanscrit et veut dire « joindre » ou « jonction ». Par conséquent, dans la stricte application du terme, cela signifie, méthode ou formule de pensée et d'action à l'aide de laquelle l'esprit individuel ou l'âme s'extériorise et s'unit au grand Esprit ou Esprit suprême de l'Univers. L'école indoue des adeptes comprend un grand nombre de cérémonies païennes, physiques et spirituelles et l'on croirait, à en juger par les sentiments mielleux des théosophes, que la pratique du Yoga est un commandement divin de la plus haute manifestation spirituelle.

Nombreux et grotesques sont les exercices imposés aux Yogins pour parvenir au dernier degré de l'initiation et l'on se demande comment il est possible que ces bouffonneries malsaines soient prises comme l'éthique d'un culte supérieur à l'aurore du xx^e siècle. Pourtant, quelles que puissent être les forces intellectuelles en action pour introduire cette doctrine fallacieuse de l'Orient, dans notre système social et moral, les résultats ne peuvent en être que désastreux pour tous ceux qui s'associent à ces idées, en ce qu'ils invoquent le surnaturel au lieu de l'analytique, et cherchent la vérité dans le domaine du mystère, tandis qu'elle ne peut être connue que par les données de la démonstration.

Objections logiques.

Envisageant la question au point de vue de l'évolution de l'homme, le professeur se demande, puisque l'âme humaine est une étincelle ou partie d'un

Dieu omnipotent et pur, comment cette âme peut-elle s'évoluer par des réincarnations et des réincorporations répétées ? Si l'homme a besoin de « cette étincelle de Dieu » pour le rendre intelligent, alors l'homme sans cette étincelle est inférieur « à la pensée divine », puisqu'il manque d'intelligence. Si c'est l'âme qui est évoluée par ces réincarnations répétées et que « l'âme est une étincelle de Dieu », il s'ensuit qu'une portion de Dieu, et non l'homme, est favorisée par ces incarnations. Rendons ceci plus explicite encore. Un homme naît et son âme comme une étincelle d'intelligence émane de Dieu. Elle n'est pas née avec l'homme et n'est en aucune manière, selon la théosophie, l'œuvre de la gestation, mais un don spécial et une partie d'une Divinité omnipotente.

Elle garde possession de ce corps pendant soixante ans, puis elle en est séparée par la mort. Elle a pendant ce laps de temps acquis l'expérience d'une seule vie, bien qu'elle fût tout d'abord omnipotente. Elle passe ensuite dans le royaume du repos et y séjourne pendant une période de mille ou deux mille ans ; après quoi, elle éprouve le désir d'acquérir de nouvelles connaissances de nature terrestre. Elle revient donc se réincarner dans un nouveau corps, y reste encore quelques années et quitte son enveloppe pour aller se reposer encore une fois dans le séjour des âmes. Dans ce second passage, elle a acquis de nouvelles notions, quoiqu'elle fût une étincelle de Dieu. Enfin, après avoir évolué par toutes les transformations qui se rattachent au cycle spécial des existences, elle s'en retourne s'unir à Dieu de qui elle est issue. La logique de ce postulatum, « de l'étincelle de Dieu », et des événements produits par ces incarnations, ne prouve-t-elle pas à l'évidence que c'est Dieu et non pas l'homme qui est avantagé par ces épreuves ?

Unissons donc tous nos efforts, à l'aurore du *xx^e* siècle, pour élever la raison de l'homme et reléguer ces dieux créés par un esprit malsain, jusque dans les ténèbres de l'Olympe, où restera enfoui à jamais avec eux le mythe de la réincarnation.

Prof. C. MOUTONNIER.

(A suivre.)

LA SECTE ESSÉNIENNE. — JÉSUS EST-IL ESSÉNIEN

CHAPITRE II.

Il est extrêmement difficile d'avoir des renseignements sérieux et positifs sur les Esséniens, bien qu'il existe des ouvrages exclusivement écrits à leur sujet, mais ce sont en général des œuvres de sentiments et nullement documentaires.

Faisant depuis longtemps déjà des recherches au sujet des Esséniens, nous avons été assez heureux pour mettre la main sur des documents et des

matériaux très intéressants, en compulsant notamment de nombreux ouvrages écrits en allemand.

C'est une faible partie de ces recherches que nous allons aujourd'hui soumettre à nos lecteurs.

Et tout d'abord, nous devons nous demander ce qu'était au juste la SECTE ESSÉNIENNE ?

Quels étaient ses règlements, ses statuts, son mode d'initiation, etc. ?

Ce que personne ne saurait contester, c'est que la Secte (Confrérie ou Ordre) a bien eu une existence propre, laquelle remonte même à une antiquité reculée, et que depuis elle n'a jamais cessé d'exister, car elle s'est perpétuée jusqu'à nous, puisque, dans la Franc-Maçonnerie moderne, on trouve les derniers vestiges de l'Ordre des Esséniens, qui existe également chez des peuples divers modernes. Ainsi nous lisons dans un petit volume de ROMANS ÉSOTÉRIQUES dans la préface, page ix, ces lignes : « Voici ce que nous a appris M. Oppert lors de l'avant-dernier Congrès des Orientalistes qui s'est tenu à Paris (séance du soir, 12 septembre 1897 : « Il y a trente ans, j'ai vécu en Abyssinie parmi un peuple (les Falashas) qui a conservé la Doctrine Essénienne, telle que l'ont décrite les historiens Josèphe et Philon. Ces Falashas ne font pas de commerce, car ils craignent le serment et ne voudraient pas tromper. Ils sont d'une propreté extrême ; ils se lavent constamment et s'efforcent de contenir le plus possible les besoins du corps ; enfin, ils pratiquent rigoureusement le sabbat. Ils adorent même un génie la Sabbate (car dans ces contrées les divinités sont féminines) comme une entité qui obtient de Dieu tout ce que désirent ses sectateurs, dont elle est l'intermédiaire. Ils disent que, tous les samedis, la Sabbate quitte le ciel, accompagnée d'une légion de Saints ou Génies, qu'elle traverse le Gheol ou Enfer et en fait sortir les damnés qui ont ainsi un jour de repos par semaine (1). »

A la communication qui précède, nous ajouterons qu'il existe encore en France, à Paris même et dans ses environs, des ESSÉNIENS. Comme preuve à l'appui de ceci, nous mentionnerons une sorte de proclamation qui forme l'*Introduction* d'un volume contemporain (2).

A l'époque de Jésus, les Esséniens étaient fort répandus en Egypte et en Palestine ; ils possédaient en effet dans ces contrées soit de nombreuses communautés, soit de simples refuges, dans lesquels se réunissait l'Ordre.

Dans ces réunions, les différentes sociétés entretenaient des rapports

(1) ROMANS ÉSOTÉRIQUES (séries : *Infernaux et Sathaniques*), in-12 de x-318 pp., par M.-A.-B. Paris, Chamuel, éditeur, 1898 en vente ; 42, rue Saint-Jacques. Librairie Leymarie.

(2) LES MESSIES ESSÉNIENS, par les Esséniens du XIX^e siècle, un vol. in-18. Paris Chamuel, éditeur, 1893.

fréquents et elles instruisaient les Frères de ce qui se passait au sein de la *Société mère*.

A toutes les époques et chez tous les peuples où il a existé des Esséniens, la tradition a constaté qu'ils formaient une réunion d'hommes qui pratiquaient une morale sévère et qu'ils menaient une vie exemplaire empreinte de la plus grande pureté !

Dans tous les lieux où ils se trouvaient, les Esséniens ne s'occupaient ni de politique, ni de controverses religieuses, car les Esséniens cherchaient partout à établir la paix et la tranquillité.

Les peuples chez lesquels ils vivaient ignoraient la pratique de leurs mystères, et du reste seuls les supérieurs de l'Ordre ont connu la secrète conservation et les secours que recevaient les Frères Esséniens, parce qu'une de leur règle leur défendait de prêter publiquement leur concours au peuple et d'intervenir dans le conseil et les décisions de ceux qui gouvernent les pays.

Ceci se comprend fort bien, puisque le premier terme de leur ralliement était :

Que la Paix soit avec vous !

C'était là leur ordinaire apostrophe !

Comme Dieu chez les Israélites, les Esséniens adoraient bien Jéhovah, mais ils ne lui offraient jamais de sacrifice dans le temple ; ils avaient une confiance inébranlable dans l'action directe de Dieu sur les vicissitudes humaines, ce qui les rendaient pour ainsi dire *Fatalistes*.

Au sujet de la mort, ils proféraient à son égard le plus profond mépris car ils considéraient l'âme comme l'esclave du corps, qu'elle s'émancipait par la mort et qu'une fois émancipée elle s'élevait alors dans les régions célestes.

La plus haute vertu pour les Esséniens consistait à vivre et à mourir dans la stricte observance de la règle et ils considéraient le mensonge et le faux serment comme des actes aussi criminels que la vengeance et la guerre. Ils vivaient en communauté de biens, tous les membres de l'Ordre travaillaient pour le Trésor commun qui servait principalement au soulagement des pauvres.

Les règles de l'Ordre prescrivaient à tous les membres la culture de la terre à l'exclusion du commerce et de l'industrie.

Après avoir prié et offert des hymnes de louanges à Dieu, dès le lever du soleil, les Esséniens se rendaient aux champs dans un costume approprié à l'usage des travaux de culture, puis ils se réunissaient à midi pour prendre le repas en commun, mais ils ne commençaient le repas qu'après s'être purifié le corps par des ablutions ou des bains. Ils revêtaient ensuite des robes de toile blanche qui laissait pénétrer sur le corps une agréable et saine fraîcheur. A table, pas plus qu'à leurs travaux, ils n'employaient des serviteurs ; ils se servaient eux-mêmes. Ils se tenaient à l'écart du fanatisme

oriental et vivaient dans une sphère intellectuelle supérieure à l'esprit vulgaire de leurs contemporains, pratiquant un large esprit démocratique et exerçant l'hospitalité et la charité très grandement.

Dans leur communauté, les Esséniens admettaient des pauvres, des artisans et des personnes retirées de la vie publique, mais ils recevaient également des hommes qui pouvaient avoir une grande influence, soit par leur caractère, soit par leur position ; ils comptaient aussi parmi leurs Frères des hommes de grand savoir : des savants et des politiciens travaillaient en secret dans l'intérêt de l'Ordre. Parmi les savants se trouvaient des Thérapeutes ou Médecins, qui connaissaient parfaitement les propriétés médicinales des plantes et des minéraux, ainsi que les effets multiples qu'ils pouvaient exercer sur l'organisme humain ; mais les seuls Initiés supérieurs de l'Ordre possédaient ces connaissances et se faisaient un devoir de les utiliser pour le soulagement physique et intellectuel de leurs semblables.

Dans leurs réunions, il régnait un grand calme ; elles se faisaient tantôt par sections de grades, tantôt c'étaient des Assemblées générales pour honorer et pratiquer la sagesse et la vertu. En ce qui concerne la hiérarchie initiatique, nous savons pertinemment qu'elle comportait certainement quatre grades, dans lesquels chaque Frère était placé suivant ses facultés et sa valeur intellectuelle et morale. Dans le premier degré ou degré inférieur, les Esséniens recevaient non seulement des hommes, mais aussi des enfants ; n'en ayant pas eux-mêmes, puisqu'ils ne se mariaient point. Quant aux adultes, ils n'étaient reçus qu'après avoir subi des épreuves plus ou moins sévères en rapport avec le degré initiatique ; ces épreuves duraient l'espace de trois années.

Il y avait, avons-nous dit, quatre degrés d'initiation ; le plus élevé était le dernier (ou premier) et le moins élevé, celui par lequel commençait toute initiation, était le quatrième, puis on accédait au troisième, au second et enfin au premier degré. Il était interdit, sous peine de profanation, aux Initiés des grades supérieurs de communiquer à leurs Frères des grades inférieurs aucun des mystères. Il fallait du reste avoir une vie sans tache et avoir fait preuve d'une haute sagesse et d'une grande moralité pour parvenir aux degrés élevés de l'INITIATION.

Après les généralités qui précèdent sur l'Essénianisme et les Esséniens, nous nous occuperons plus particulièrement de Jésus de Nazareth, en tant qu'Essénien.

Et d'abord comment peut-on affirmer qu'il l'était réellement ?

On peut l'affirmer en étudiant la haute morale et la sublime Doctrine qu'il a voulu répandre, ensuite par les signes de reconnaissance et les mots de ralliement qu'il a employés durant toute son existence : à savoir le baptême

qu'il a reçu, par la rupture du pain et la présentation du calice ; or le baptême et la communion étaient des usages sacrés des Esséniens.

Nous savons aussi que Jésus fut voué à la Confrérie des Esséniens et cela dès son enfance, qu'il passa dans la vallée du mont Casius, où son père trouva, en fuyant en Judée, un asile chez un homme de la secte des Esséniens, qui habitaient en grand nombre en ce lieu à l'Orient de la frontière égyptienne.

Quand Jésus encore enfant, nous venons de le dire, fut voué à la confrérie Essénienne, il avait dû promettre, étant à Jutha, lors de sa réception, que désormais l'ordre remplacerait pour lui et son père et sa mère. Il fut voué en même temps qu'un adolescent de sa race, Jean, qui avait passé en Galilée les années de son enfance et de sa prime jeunesse. C'est ce même Jean qui, plus tard, le baptisa dans les eaux du Jourdain, sur le rivage où est la Mer Morte.

Jésus, après avoir reçu le baptême vers sa neuvième ou dixième année, visita Jérusalem, mais il fut constamment et sans s'en douter sous la surveillance de la Communauté Essénienne. Quelques années après cette première cérémonie du baptême, Jésus commença à faire autour de lui ce que nous nommerions aujourd'hui des sortes de Conférences, qui étaient très écoutées ; aussi, quand à l'âge de douze ans, il eut parlé publiquement dans le temple, les Frères Esséniens qui étaient préposés à sa garde d'une manière détournée, virent le danger qu'il courait ; ils apprirent aussi que les Phari-siens et les Rabbins avaient tenu à son sujet un conseil secret, dans lequel ils avaient étudié les moyens de poursuivre l'enfant même en dehors de la Galilée. Aussi l'engagèrent-ils dans ce but par des discours fort flatteurs à les suivre dans la réunion du *Sophérin* ; ils espéraient que, poussé par l'Esprit qui le faisait parler, il oublierait tout autre sujet pour ne parler que de la Loi Souveraine.

C'est en goûtant de ce conseil qu'il perdit dans Jérusalem son père et sa mère, d'autant qu'à cette époque de l'année, la ville était encombrée d'étrangers venus de toutes les contrées de la Judée pour célébrer la fête.

Heureusement pour Jésus que les Esséniens (que nous pourrions surnommer ses *gardes du corps*) avaient pris secrètement leurs informations, et ils virent que les Scribes paraissaient de plus en plus ravis des questions remplies de sagesse que leur posait Jésus ; ils craignirent cependant pour sa sûreté, d'autant qu'un Rabbini qui avait conçu un grand attachement pour Jésus et qui était pour lui un ami sincère, était obligé de s'absenter de Jérusalem pour se rendre à Jéricho, afin de régler une affaire urgente. Or, il arriva que, durant cette absence, Jésus combattit plus violemment que jamais contre le mensonge et l'immoralité, et ces discours n'étaient tempérés par aucune prudence.

Aussi les Esséniens qui veillaient sur lui en parlèrent à Joseph et à Marie. Celle-ci éprouvait à ce moment une très grande tristesse : elle venait d'apprendre qu'une de ses amies, qu'elle aimait beaucoup, venait de perdre son mari. Marie désirait aller rendre visite à cette amie et quitter Jérusalem, elle voulait donc emmener avec elle Jésus ; or, pendant trois jours, elle dut chercher son fils dans la ville, qui, nous venons de le dire, était encombrée à ce moment d'étrangers. Le quatrième jour de ses recherches elle fut informée par les Esséniens que son fils était au Sophérim, où elle le retrouva en effet.

Joseph, Marie et Jésus se rendirent donc en Galilée auprès de la récente veuve qui se nommait Elisabeth. Celle-ci avait un fils unique qui se nommait Jean, qui se prit d'une vive amitié pour Jésus, qui lui rendait bien toute son affection. — Dès leur première entrevue, les jeunes gens ne se quittèrent plus et Jean devint le disciple aimé, le disciple favori de Jésus, ils ne se quittaient plus ; ils se promenaient ensemble dans les bois et sur les montagnes sauvages, discourant entre eux sur les sujets sacrés les plus élevés. C'est ainsi qu'ils cimentèrent leur réciproque et pure affection et qu'ils apprirent chaque jour à se mieux connaître.

Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth, avait été initié de très bonne heure à la Doctrine des Nazaréens ; il pratiquait donc l'abstinence et maîtrisait toutes ses passions. Il avait un profond mépris pour les pratiques païennes et une fort grande répulsion pour tout ce qui sentait le despotisme.

Quand le temps fut venu pour Jésus de recevoir le premier grade (le 4^e) de l'Initiation à la Sagesse secrète ou *Doctrine Esotérique*, ses maîtres le dirigèrent dans la vallée située non loin des rochers de Massada, où se trouvait une maison de l'Ordre dont le Supérieur avait rencontré un jour les deux jeunes gens dans la vallée et comme par hasard, mais il ne s'était effectivement rendu en ce lieu que pour les connaître, uniquement pour cela. Il avait écouté leurs propos avec intérêt et avait loué leur sagesse et leur vertu ; aussi lorsque Jésus lui avait demandé la voie à suivre pour être initié dans l'Ordre des Esséniens, Jean s'enflamma d'un bel enthousiasme et demanda lui aussi au Supérieur l'Initiation.

Alors celui-ci fit une prière qui transporta Jésus dans l'Adoration et le Maître Essénien dit aux jeunes gens : « Vous deviendrez mes Frères, voici quel jour : quand, à la nouvelle lune prochaine, vous verrez briller les feux de la montagne du Temple, vous reviendrez en ce lieu. Celui qui s'est consacré à notre règle consacre en même temps sa vie au service de ses semblables.

Dis à ton père Joseph que le temps est venu d'accomplir ce qu'il a promis autrefois au pied du mont Casius ».

Et le Supérieur s'en alla.

Quand Jésus eut rapporté les paroles du Supérieur des Esséniens à Joseph, celui-ci lui dit : « Je me souviens bien de ma parole et de mes devoirs envers nos Frères, et je dois te déclarer que je ne suis pas ton père, car Marie t'a conçu d'une manière occulte, tu en sauras davantage un jour ! »

Et quand le soir de l'époque annoncée arriva et que les signaux nocturnes parurent sur la montagne, Jésus et son ami Jean s'empressèrent de gagner le lieu du rendez-vous convenu avec le Supérieur Essénien, et, à l'heure dite, ils trouvèrent en ce lieu un émissaire de l'ordre vêtu de blanc qui les attendait et Jésus et Jean furent alors reçus, selon les règles, car ils n'avaient été que voués auparavant à l'Ordre. Ils avaient subi les épreuves, sans s'en douter, pendant le trajet qui les avait conduit au sein de l'Assemblée, où ils trouvèrent les nouveaux Frères assis en demi-cercle et séparés en même temps, selon les quatre degrés de la Sagesse. Et c'est au milieu du Cénacle, au milieu des Sages, assis et vêtus de leur robe blanche que les deux nouveaux Frères prononcèrent leurs vœux ayant la main droite posée sur la poitrine, tandis que le bras gauche pendait le long de leur corps.

Dans leurs vœux, les Néophytes promettaient, entre autres choses, de renoncer aux biens terrestres, à la gloire que peuvent procurer les choses de ce monde, ainsi qu'à la puissance qu'ils peuvent conférer, et par le baiser fraternel, ils promirent obéissance et discrétion.

Alors les nouveaux frères furent conduits dans une grotte solitaire, dans laquelle ils restèrent trois jours et deux nuits, afin de procéder à leur examen de conscience. — Le soir du troisième jour, on les conduisit de nouveau au sein de l'Assemblée des Frères, pour y être interrogés et pour y prier avec la Communauté. Puis ils reçurent encore le baiser fraternel ; on les fit revêtir la robe blanche des Esséniens (symbole de la pureté de l'âme), et on leur fit tenir en main la *bûche sacrée* (bûche en bois), emblème du travail de l'Ordre. Cette cérémonie se termina par un chant de louange entonné par les deux nouveaux Frères, qui se retirèrent pour prendre chacun en particulier leur repas dénommé RÉPAS D'AMOUR ET DE CHARITÉ !

Quand les deux Néophytes eurent terminé leur *Repas d'amour et de charité*, ils furent, suivant, que le commandant les règles de l'Ordre, congédiés, parce qu'ils devaient rester *solitaires*, c'est-à-dire entièrement séparés du monde, pendant l'espace de douze lunes, pendant lesquelles ils restaient sous la seule surveillance du Supérieur de la Communauté, afin de se rendre dignes d'accéder aux grades supérieurs de la *Doctrine Esotérique*.

Les deux jeunes gens grandirent ainsi dans la puissance de leur divine destinée. Jésus avait un caractère doux et joyeux ; Jean au contraire avait le caractère sévère et recherchait la solitude. Il voilait son âme d'une sombre gravité !

A l'expiration de l'année ou des douze lunes, ils furent initiés au second

degré de l'Ordre ; ils furent alors reçus, comme membres effectifs de la Communauté ; leur initiation à ce nouveau grade eut lieu pendant la nouvelle lune, et le Supérieur les congédia cette fois en leur disant : « Lisez, cherchez et fouillez dans l'Écriture ».

Quand les nouveaux initiés eurent chanté et pris le *Repas de charité*, ils furent conduits chacun dans une cellule, où ils n'eurent plus qu'à se livrer à la prière et à la méditation, car ils avaient accompli toutes les règles et prescriptions de l'Ordre.

L'une de ces règles permet à tout Frère reçu de rester soit au sein de la Communauté, soit dans le monde pour y professer l'Enseignement.

Jésus put donc y poursuivre la mission pour laquelle il s'était incarné : celle d'enseigner aux hommes la vérité ; Jean, au contraire, se livra à l'art de guérir, à la thérapeutique, il devint Thérapeute et il retourna à Jutha, tandis que Jésus se rendit à Nazareth. Il se sentait poussé par l'Esprit de Dieu (Emanation Divine) à glorifier par ses paroles, ses actes, toute sa vie enfin, la *Sagesse Essénienne*. Il garda fidèlement les vœux qu'il avait faits à l'Ordre, il subit même une terrible épreuve en observant strictement son vœu de chasteté, car il aimait Marie, la plus jeune sœur de son hôte, son ami Lazare, et il était aimé d'elle, mais le génie de l'Ordre et le devoir de pratiquer l'Enseignement Essénien triomphèrent de son amour pour une femme. Ayant promis de rester célibataire, il ne devait pas suivre ses penchants et ses désirs, afin de pouvoir se livrer entièrement à sa sainte mission !

Aussi Jésus et Marie, après avoir versé des larmes amères et abondantes, se séparèrent-ils, malgré le violent chagrin qu'ils éprouvaient à se quitter !

Telle est une partie de la vie Essénienne de Jésus, partie fort obscure, fort peu connue, ignorée même pour ainsi dire.

Nous espérons fournir d'autres détails sur ce même sujet dans le courant de notre étude, notamment quand nous passerons en revue ce qu'a pu faire, ce qu'a fait probablement Jésus depuis l'âge de 12 à 13 ans, jusqu'à 30 ans ; car après sa prédication au temple à l'âge de 12 ans jusqu'à 30 ans, il disparaît pour ainsi dire dans les pages historiques écrites à son sujet.

(A suivre)

ERNEST BOSC.

LA FOLIE

Qu'est-ce que la Folie ? Nous l'ignorons encore en notre siècle de lumière ! Et cela malgré les énormes travaux d'éminents physiologistes !

Si nous savons bien ce qu'est un fou ; nous ignorons absolument ce qui le produit ; du moins les docteurs l'ignorent.

Evidemment tous les abus mentaux et physiques, toutes les dépenses exagérées de forces neuriques peuvent conduire à la folie, mais pourquoi ces excès ne conduisent-ils pas simplement et directement à la maladie et à la mort ? Pourquoi même bien des fous, dès qu'ils entrent dans un certain état de folie se portent-ils mieux qu'*ante* ?

Tel est le problème qu'il s'agissait de résoudre, car jusqu'ici, il n'a pas encore reçu de solution acceptable.

A quoi cela tient-il? A ce que les Physiologistes ne voient trop souvent dans l'homme que la matière; dès lors quantité de maladies psychiques, et tout particulièrement la folie, échappent à une sérieuse étude et demeurent inexplicables.

Il fallait donc faire intervenir un nouveau facteur pour expliquer la folie et ce nouveau facteur se dénomme : le *Psychisme*, c'est ce qu'a fait Th. Darel, l'auteur d'un livre remarquable *La Spiritualisation de l'être* (1), qui était donc parfaitement préparé pour étudier le sujet qui nous occupe et qui devrait préoccuper tous les esprits sérieux, car la folie s'accroît à notre époque dans des proportions anormales et dès lors inquiétantes pour l'humanité.

Voici le titre de l'œuvre que nous allons essayer d'analyser le plus brièvement possible : *LA FOLIE, ses causes, sa thérapeutique, au point de vue psychique* (2).

Le volume s'ouvre par une préface érudite du Dr Gyel, qui nous supprime une partie des arguments que nous nous proposons de présenter au lecteur pour faire apprécier l'étude de Th. Darel; nous passerons donc à la critique du livre qui, dans son chapitre d'ouverture, nous entretient de la constitution occulte de l'Etre, de la monadologie et du fonctionnement psychique normal; dans un second chapitre l'auteur étudie l'atavisme et les dispositions contingentes de la folie, telles que l'alcoolisme, la morphinomanie et établit des relations entre certains excitants neurologiques et la dégénérescence organique. L'auteur est, suivant nous, un peu trop bref sur le nombre des excitants, il ne parle guère que de l'alcool et se borne à mentionner seulement la cocaïne, l'éther et le haschich; nous aurions voulu lui voir étudier les effets de cette dernière substance, qui apporte un contingent considérable à la folie; c'est même pour atténuer cette calamité que nous avons publié un *traité du Haschich* il y a quelques années; mais nous devons ajouter que le livre *LA FOLIE* est très résumé, très synthétique et dès lors ne pouvait aborder un peu longuement les nombreux excitants dont abusent trop généralement nos contemporains.

Dans les derniers chapitres de cette première partie, l'auteur étudie : la dégénérescence cérébrale, la névrose, l'hystérie, l'hyperesthésie, la perversion sensorielle, l'obsession et la possession.

Dans le chapitre IV, l'auteur emprunte à l'*Etre subconscient* du Dr E. Gyel

(1) En vente à Paris, Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

(2) 1 vol. in-8°, Genève, Maurice Remond et Cie. Paris, Félix Alcan, et en vente à la Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

des pages extrêmement remarquables sur la névropathie ; pages que nous voudrions pouvoir reproduire, ne serait-ce que pour discuter la question de la *Subconscience*, ce que les allemands nomment *Dammerzustande* (1), mais cela nous entraînerait fort loin et nous n'avons pas le temps en ce moment, aussi pourrions-nous revenir ultérieurement sur ce sujet qui est généralement mal compris, à cause de l'équivoque qu'engendrent les termes : d'*Inconscience*, *subconscience* et surtout le mot *astral* que l'on confond trop souvent avec le *double-aithérique*.

Dans la seconde partie de son livre, l'auteur étudie les relations secondaires de la folie, enfin dans la troisième, la thérapeutique.

Ces deux parties sont fort écourtées, mais nous devons dire que l'auteur n'a pas eu la prétention de faire un manuel *ex-professo* de la folie ; il a voulu simplement (cela se voit) attirer l'attention sur la grande intervention du Psychisme dans bien des cas de folie, or, nous estimons que Th. Darel a parfaitement rempli son but, car dorénavant, il ne sera plus permis d'étudier la folie uniquement au point de vue matérialiste ; il faudra faire intervenir dans la question les forces psychiques et étudier par conséquent la folie en corrélation avec le monde invisible, avec les divers *véhicules* ou *corps subtils* de l'homme.

Tel est le grand problème à étudier et à résoudre et Th. Darel aura eu le grand mérite de planter les premiers jalons sur ce champ encore inexploré : *La folie est souvent une maladie plutôt psychique que physique !*

ERNEST BOSC.

UNE PREUVE D'IDENTITÉ D'UN ESPRIT.

Cher Monsieur LEYMARIE,

M. Segundo Oliver, homme de rare mérite, initié de bonne heure aux enseignements de la doctrine spirite, qu'il défend ardemment, à l'occasion, avec cette foi raisonnée puisée dans l'examen approfondi de phénomènes obtenus dans des milieux intimes, ardent et intelligent travailleur, qui s'occupe de phénoménalité et dont les efforts constants tendent sans cesse à élever le spiritualisme moderne vers les hauteurs sereines de la science et de la philosophie, a publié dans la *Revista de Estudios psicologicos* de Barcelone (août et septembre 1900) le récit d'un fait très intéressant d'iden-

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec l'*Inconscience Transzustande*.

tité d'un Esprit. — Depuis tantôt je suis : *Correspondant-Representante* de la dite revue, et je vous envoie la traduction de ce fait aussi littéralement que possible.

« En novembre 1880 je fus prié par M. C. M... d'aller chez un de ses amis. J'acceptai son invitation et m'y rendis aussitôt. Là, je trouvai trois messieurs très instruits, mais incrédules, qui cherchaient la vérité avec bonne foi. Ils me prièrent de tenter la production de quelque phénomène, qui pourrait les convaincre de la réalité des communications avec les Esprits. Je leur répondis que mes facultés médianimiques étaient de faire le diagnostic des maladies, sans recourir à l'auscultation, sans questionner les malades, ni employer aucun procédé usité chez les médecins. Deux de ces messieurs souffraient de maux chroniques, et ils me prièrent de leur indiquer quel était chez eux l'organe atteint. Sans leur rien promettre, mais décidé de leur prouver la vérité de ce que j'affirmais, je cherchai le nécessaire pour écrire, et les priai de se retirer pour quelques moments. Une fois seul, ma main traça ce qui suit d'une manière mécanique, sans aucun concours de ma volonté :

« Isidora — âge 50 ans ; — née à San-Sébastien, morte le 31 mars 1870 ; — maladie : cancer intestinal ; laissa trois fils : — leurs noms et âge : P. 15 ans ; C. 19 ans ; M. 25 ans. »

Après avoir tracé ces lignes et ces nombres sans que j'eusse la moindre notion du sens de la communication, le crayon tomba de ma main et je n'obtins plus rien. — Je priai ces trois messieurs d'entrer et sans leur communiquer le contenu de la communication je me mis à la lire à l'inverse c'est-à-dire je commençai par le nombre 25 M. et ainsi de suite.

« Messieurs, leur dis-je, pendant les quelques moments que vous avez été absents, quelqu'un de vous a-t-il pensé au nombre 25 et à la lettre M qui se trouve à côté de ce nombre ? — Tous me répondirent que non. — Avez-vous pensé au nombre 19 et à la lettre C qui la précède ? La même réponse négative. — Avez-vous pensé au nombre 15 et à la lettre P qui se trouve à côté de lui ? — Tous répondirent que non. Je continuai à les interroger de la sorte jusqu'au nom *Isidora*, que je ne prononçai pas, ce nom se trouvant au commencement de la communication. Leurs réponses furent toujours négatives, c'est-à-dire : qu'ils n'avaient absolument pensé à rien de tout ce que ma main avait écrit pendant leur absence. Eh bien ! Messieurs, leur dis-je, puisque vous affirmez que lorsque ma main écrivait, vous n'aviez aucune notion de ma communication, il est donc impossible que vous me l'ayez suggérée, ainsi qu'il est impossible que je l'ai lue dans votre pensée...

Or, voici la communication ! et comme je ne la comprends pas et voudrais la connaître, je vous prie, Messieurs, de m'aider à l'interpréter... Il est possible qu'elle provient d'un Esprit, que vous reconnaîtrez. Personne de vous

n'a connu une dame du nom d'*Isidora*? — Certainement, j'en connais une! répondit un des messieurs. — Quel âge avait-elle? — Réponse : 50 ans! — Où est-elle née? Réponse : A San-Sébastien! — Connaissez-vous l'époque de sa mort! — Réponse : Oui, le 31 mars 1870! — De quelle maladie? — Réponse : Cancer intestinal! — Combien de fils a-t-elle laissés? — Réponse : Trois. — Qu'elle est la première lettre du nom du plus jeune et quel âge a-t-il? — Réponse : P. 15 ans. — Et le second? — Réponse : C. 19 ans. — Et l'ainé? — M. 25 ans! — Reconnaissez-vous dans cette communication l'identité d'un Esprit?... ou peut-être est-ce une indiscretion de ma part de vous demander qui elle était? — Réponse : Non! c'est ma mère... elle a dit l'exacte vérité!.., j'affirme, que je n'ai pas pensé à elle, et que, au lieu de la preuve de l'identité qu'elle nous a donnée, j'espérais obtenir le diagnostic de ma maladie. » — Ce monsieur, extrêmement surpris et ému par cette communication, me pria de demander à l'Esprit de sa mère si elle avait quelque conseil à lui donner. Je pris le crayon de ma main droite, mais jugez de sa stupéfaction et de sa joie lorsqu'il me vit tracer dans moins de cinq minutes l'exact portrait de sa mère. Sa surprise augmenta lorsque je lui dis que je ne savais pas dessiner et que jamais je n'avais appris le dessin.

Il est impossible de décrire la joie de ce monsieur, de posséder le portrait de sa mère, attendu que, de son vivant, jamais elle n'avait voulu se laisser photographier. Ensuite j'obtins des preuves qui satisfirent complètement ces messieurs. Mais ce qui les surprit le plus fut le diagnostic que je fis de leur maladie sans les toucher et sans leur poser aucune question. L'un d'eux, médecin et pharmacien, s'écria alors : « Mais vous avez plus de science dans le diagnostic, que n'en possèdent tous les professeurs ensemble du monde entier! » Je n'eus pas beaucoup de peine à faire comprendre à ces messieurs que je n'avais là aucun mérite, que je n'étais rien d'autre qu'un instrument dans les mains des Esprits; que je ne joue aucun rôle important, que seulement les Esprits se plaisent, par le moyen de ma médiumnité, à donner des preuves de notre immortalité à tous ceux qui la cherchent de bonne foi, avec intelligence et la pureté de leur cœur. N'ayant pas le droit d'exiger que les autres fassent ce que je fais, obéissant à la volonté des dits messieurs, je m'abstiens de publier leurs noms. Je dirai cependant que le premier est un professeur de mathématiques, le second, un docteur en médecine et en pharmacie, et le troisième un curé, *qui m'a promis de ne jamais prêcher contre le Spiritisme.*

Ci-joint un dessin obtenu par la médiumnité de M. Segundo Oliver. Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, l'hommage de ma haute considération.

JOSEPH DE KRONHELM.

Gajsin, Podolie, Russie.

PETITE CORRESPONDANCE

La question posée dans notre numéro de mars, au sujet des « consolations » que la doctrine spirite nous apporte, a éveillé un intérêt particulier parmi nos lecteurs, et nous a attiré de nombreuses réponses. Il semble que cette communion d'idées et de doutes sincères entre chercheurs ait reçu l'approbation du plus grand nombre. Un de nos correspondants a eu la gracieuseté de nous écrire :

« Voilà un genre de travail qui devrait se généraliser, la « Revue » servant de trait d'union entre les chercheurs. On arriverait ainsi à élucider une foule de points obscurs ou controversés. »

On comprendra que nous ne puissions donner toutes les réponses qui nous ont été envoyées. Plusieurs médiums écrivains ont eu la bonne inspiration de s'adresser à leurs guides, et les réponses s'en ressentent évidemment.

Forcés de faire une sélection, nous donnons deux réponses qui nous paraissent résoudre la question dans un sens optimiste. L'une de ces réponses a déjà paru dans le numéro de mai. Nous reproduisons la seconde ci-après. Nous nous déclarons satisfait, sous la seule réserve que l'ensemble des réponses constate qu'il ne faut pas chercher dans la perspective que nous déroule l'enseignement spirite une consolation positive, ni surtout immédiate ; que ce n'est pas à ce point de vue que la Force Intelligente qui nous conduit s'est placée ; mais qu'elle a eu en vue notre Progrès plutôt que notre agrément ; et que nous n'avons pas à épiloguer, mais à nous soumettre, si la Loi nous paraît plus dure que nous ne l'eussions désiré. Voici la réponse :

Réponse à la question posée dans notre numéro de mars.

(Obtenue médianimiquement).

I

« Est-il si consolant de penser que les épreuves et les misères de cette vie ne prennent pas fin avec elle ; et combien préféreraient le repos définitif à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives et dont le nombre est indéterminé et peut-être immense ? »

Il ne faut pas dire que le repos définitif est préférable à des existences successives, quelque nombreuses qu'elles puissent être, car elles nous laissent au moins l'espérance.

Il ne faut pas juger l'éternité sur le temps que vous passez sur la terre.

Qu'est-ce que quelques années et même quelques siècles par rapport à l'éternité ? Ceux qui parlent de *repos définitif* ont tort. Le néant n'existe pas. L'existence est un fait et il ne dépend pas de nous de la supprimer. Nous devons la subir et chercher à la remplir le mieux possible. Voilà le moyen de ne pas avoir ces existences successives qui n'ont d'ailleurs d'autre but que nous faire progresser. Nous ne devons donc pas nous en plaindre puisqu'elles nous permettent de faire en peu de temps des progrès que nous n'aurions faits que dans un temps fort long. Il faut aussi que vous sachiez que ces existences ne sont pas aussi nombreuses que vous le croyez. Il y a des esprits qui en ont beaucoup mais il y en a aussi qui en ont peu.

Il y a des esprits qui ne se réincarnent plus : leur temps d'épreuve est fini. Ils vont dans d'autres mondes et ils vivent d'une vie complètement différente de la vie de la terre. Que veux-tu savoir encore ?

II

« D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés nous retrouvons aussi ceux qui nous haïssent et que nous espérons ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter. »

Il est vrai que nous pouvons retrouver nos ennemis, mais il nous est facile de les éviter et de les fuir. S'ils sont restés nos ennemis, s'ils sont méchants, ils n'ont pas le moyen de nous faire du mal. Les mauvais esprits ne peuvent rien contre les bons : souvent même ils ne les voient pas. D'un autre côté les ennemis que nous avons eus sur la terre peuvent ne pas être nos ennemis après la mort. Ils ont d'autres connaissances et ils peuvent avoir changé de sentiment. En un mot, ils ne faut pas craindre les esprits qui nous haïssaient sur la terre, car ce sont généralement des esprits inférieurs et ils n'ont aucun pouvoir sur les esprits élevés ou simplement plus élevés qu'eux. Le mal même qu'ils peuvent faire à d'autres esprits inférieurs est limité et nul ne peut faire tout ce qu'il veut. Il ne faut pas croire que les esprits soient tout puissants. Ils ont des facultés qui varient avec leur état d'avancement et les meilleurs sont les plus puissants. Voilà pourquoi il ne faut pas craindre les mauvais esprits si nous nous conduisons selon la volonté de Dieu.

Quant aux esprits méchants, c'est différent : ils sont torturés de mille manières et ils souffrent toutes les douleurs imaginables, et cela dure jusqu'à ce qu'ils s'amendent et se repentent. Encore une fois il ne faut pas craindre les mauvais esprits, pourvu que notre conduite soit bonne. Si elle est mauvaise, nous avons tout à craindre, non seulement dans l'autre vie, mais même dans celle-ci : ils peuvent nous donner de mauvais conseils et nous conduire au mal. Ils peuvent même nous faire du mal matériellement. Est-ce tout ?

III

« Enfin de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci, sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'ensuit évidemment que nous retrouverons dans l'au-delà le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante. »

Il ne faut pas dire que le monde des esprits est le même que votre monde. Il y a une différence infinie entre les deux. Il peut arriver qu'une personne vicieuse le soit encore après la mort, mais il se peut aussi qu'elle change rapidement.

Il y a une diversité infinie dans l'état des esprits, dans leurs occupations, dans leur manière d'être, d'agir, etc.

La diversité des conditions des hommes sur la terre ne peut vous donner une idée, même approximative, de la diversité qu'il y a dans le monde des esprits. Il ne faut donc pas craindre de retrouver les mêmes injustices, les mêmes actions viles, les mêmes motifs de discorde qu'il y a sur la terre. Les esprits sont trop occupés dans leur monde pour s'occuper encore des futilités qui vous intéressent sur la terre. Ici on voit tout de plus haut et on n'accorde aux choses que l'attention qu'elles méritent.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire mais ne mettons pas tout en une seule fois.

Encouragé par l'intérêt bienveillant que nous ont témoigné nos lecteurs, nous poursuivons la série des difficultés à résoudre par la suivante :

QUESTION.

Nous entendons constamment appeler Dieu « un père bon et juste ». Est-ce que ces deux qualités ne sont pas incompatibles; l'une, issue du cœur, toujours prêt au pardon, et ayant « des raisons que la raison ne connaît pas », l'autre rigide et inflexible comme une loi mathématique?

Un père qui serait « juste » serait-il « un bon père » ?

Un juge qui serait « bon » serait-il un « bon juge » ?

G. BÉRA.

La traduction que M. MIZZI a bien voulu nous envoyer d'un article du Dr Ox sur l'ouvrage si important du Dr VISANI SCOZZI « *La Medianita* » ne pourra être insérée que le mois prochain ; mais nous voulons, dès aujourd'hui, remercier M. Mizzi et le prier d'excuser ce retard involontaire,

La traduction de « *La Médianita* » est commencée, nous espérons pouvoir faire paraître cette œuvre remarquable vers le mois d'octobre prochain.

FÉDÉRATION SPIRITE ALGERIENNE ET TUNISIENNE

Arba, le 7 avril 1901

Cher monsieur Leymarie,

Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, et suis heureux de le faire pour vous dire qu'à la suite des conférences du vénéré apôtre du spiritisme, M. Léon Denis, la base d'une fédération a été jetée et nous avons décidé qu'elle prendrait le nom de *Fédération spirite algérienne et tunisienne*. Nous avons ajouté tunisienne parce que des spirites de Tunis désirent en faire partie afin que tous se connaissent et se groupent.

La présidence du comité provisoire pour l'élaboration des statuts a été donnée à l'unanimité à notre estimé frère M. Foix (directeur d'école), un vrai spirite des plus convaincus, éloigné du fanatisme, esprit très conciliant et sachant avec talent faire partager ses convictions ; on ne pouvait faire un meilleur choix.

Les travaux de l'élaboration des statuts étant terminés, nous espérons convoquer en assemblée générale nos frères spirites pour le 21 avril, afin de leur soumettre, leur faire approuver, ou modifier les statuts et nommer le comité définitif qui doit se composer de 21 personnes dont 10 dames.

Vous voyez que la visite de M. Léon Denis a produit un salubre effet à Alger.

Je vous prie de présenter mes respectueuses salutations à Mme Leymarie et de recevoir une cordiale poignée de main de votre ami et F. E. C.

LOVERA

Une société a été formée à Londres pour l'étude de l'Hypnotisme au point de vue médical. Elle aura des cours, des conférences sur tous les sujets intéressant cette science. On doit former une bibliothèque pour les membres de la société et éditer des ouvrages.

Pour souscrire, et se faire admettre comme membre, écrire à M. Arthur Hallam, 29 Dante Road, Newington London, S. E. ou à Mme J. Stannard, 50, Upper Baker Street London. W.

AUTOUR « DES INDES À LA PLANÈTE MARS »

Tous nos lecteurs connaissent le cas remarquable de médiumnité de Mlle Hélène Smith, étudié avec tant de soin et de persévérance, et rapporté avec tant de science et d'habileté par le professeur Flournoy, dans son ouvrage déjà célèbre, intitulé « Des Indes à la Planète Mars ». L'auteur, qui se déclare franchement hostile au Spiritisme, lequel a le don de le jeter dans une gaieté irrésistible, a prétendu expliquer, par la seule intervention du « Subliminal » (il est professeur de psychologie à Genève), tous les phénomènes extraordinaires qui se sont présentés, au cours de son long et pénétrant examen. Peut-être son argumentation a-t-elle ébranlé la foi peu éclairée de quelques Spirites ? En tous cas, elle a fait réfléchir encore plus de sceptiques ; et réfléchir à ce qui est vrai, quoique voilé, c'est être « sur le seuil » de la Vérité. Voilà un subliminal auquel le professeur Flournoy ne pensait guère.

Toujours est-il que cet ouvrage, un peu insidieux, ne pouvait rester sans réponse de la part de ceux qui sont allés plus au fond des choses. Le gant a été relevé dans la ville où il avait été jeté, par la Société d'Études psychiques de Genève, dont les travaux ont déjà, à maintes reprises, mérité l'approbation du monde spirite.

Nous sommes entièrement de l'avis de l'auteur d'« *Autour des Indes à la Planète Mars* », réponse au professeur Flournoy, quand il blâme les Spirites, qui restent attachés aux idées un peu simplistes de la première heure, sachant fort peu que les savants qui étudient les phénomènes spirites pour éliminer les « Esprits », ont produit des œuvres très bien raisonnées, très documentées, ouvrant des horizons nouveaux, qui étendent, il est vrai, le champ de nos connaissances et compliquent le problème psychique, mais qui semblent devoir, par des chemins détournés, nous ramener à la Vérité spirituelle. N'oublions pas que nos plus utiles collaborateurs sont le plus souvent nos adversaires. La haine est bien plus clairvoyante que l'admiration.

Ce qui est certain c'est que la suggestion et la télépathie sont « des faits » qu'il n'est plus permis d'ignorer, et dont il faut tenir compte dans toutes les expériences spirites. Plus nous serons nous-mêmes sévères dans l'examen des faits, mieux nous servirons notre cause.

On nous parle souvent de la vulgarité des communications, que l'on attribue volontiers à la vulgarité des Esprits. Cela peut être, mais la conscience subliminale et l'autosuggestion du médium existent encore plus fréquemment, et il ressort très certainement du travail du professeur Flournoy que, non seulement pendant les séances, mais quelque temps après, le médium se trouve dans une condition de réceptivité des suggestions, qui favorise

l'accès d'éléments hétérodoxes dans les séances subséquentes. Mais, comme disait plaisamment Franklin : « L'orthodoxie, c'est ma doxie, et l'hétérodoxie, c'est ta doxie », et le professeur Flournoy, qui sait le danger des suggestions, ne s'est point privé d'en faire, ce qui enlève une grande valeur à ses observations, et surtout à ses conclusions. D'ailleurs, s'il y a des communications discutables, il y en a aussi qui sont à l'abri de toute explication autre que celle des Spirites. Tels sont les cas de « Jean le Carrier » et du « Syndic Chaumontet », et, comme dit la Société d'Études psychiques, « le professeur Flournoy passe là-dessus comme chat sur braise ».

A ce sujet qu'on nous permette une remarque d'expérience : Il est deux choses dont il faut s'abstenir pendant l'observation d'un médium, savoir : poser toute question qui contient sa réponse, et contredire le médium. A l'issue de la séance, on pourra discuter à loisir. Pendant la séance on peut prendre des notes, faire au besoin de brèves questions « non directrices », mais éviter toute suggestion, toute discussion, qui sont des éléments perturbateurs conduisant à la fausseté et à la confusion.

Il faut avouer que, par aversion pour la théorie spirite, la science a préféré assigner au subliminal un rôle singulier, et que, bien malgré elle, sous un autre nom, ce n'est ni plus ni moins que le « Démon » de l'Église qu'elle a ressuscité. Qu'on en juge par ce passage d' « Autour des Indes à Mars ».

« Non content de s'approprier des noms et des titres auxquels il n'a aucun droit, il (le Subliminal) prend un faux masque, revêt les apparences extérieures de ceux auxquels ils se substitue, imite leur voix, reproduit leurs gestes, copie jusqu'à leur écriture, se sert de leurs expressions favorites, se montre tour à tour vif, pétulant, emporté ou lent, grave ou doux. Il répète à la mère qui pleure les mots câlins que lui bégayait la tendresse de son fils.... Le mari retrouve en lui la femme qu'il a perdue. La douce fiancée revit aux yeux de celui qui l'aime. C'est la vie... La vie? non pas, l'apparence de la vie, tout au plus. Un immense mensonge, une illusion irrésistible se cachent sous ces étonnantes manifestations. C'est le subliminal, le seul subliminal, qui crée les apparitions, lui qui... acteur merveilleux et protéiforme, joue d'emblée avec cette perfection inimitable les rôles qu'il sait convenir à nos désir ou à nos besoins.

« Si cela est, si Dieu a permis ou voulu cette colossale, cette universelle mystification ; s'il nous a imposé cette organisation mentale décervante ; si nous devons voir, fatalement, comme hors de nous ce qui est en nous.... si nous sommes condamnés à cette hallucination sans remède.... s'il en est ainsi, c'en est fait de notre confiance en la vérité, en la justice, en la bonté divines.

« On nous assurait naguère (V. Flournoy) que le spiritisme, s'il était vrai, serait un scandale additionnel dans l'univers satanique où nous vivons. Que

dirons-nous, de quelles paroles blasphématoires, de quelles malédictions indignées saluerons-nous la sinistre moquerie dont nous sommes les déplorables victimes?...

« C'est le subliminal qui régnerait sur le monde, et le subliminal qui pasticherait le monde matériel. Le Grand menteur, le Père du Mensonge, ne serait plus Satan, mais lui, lui dont les traces se retrouvent partout et dont l'influence est de tous les temps. »

Telles sont les conséquences auxquelles l'horreur du Spiritisme entraîne la Science, qui, dans un mariage inattendu, mariage de hasard et de raison, aussi rare que peu durable, la rapproche de l'Église, son ennemie séculaire.

Si le rôle du subliminal se trouve grossi pour les besoins de la cause jusqu'à des proportions inadmissibles, la logique des faits n'est pas sans recevoir de ci de là quelque grave entorse.

Par exemple : si les faits rapportés par le médium peuvent être vérifiés, c'est qu'il en a eu *naturellement* connaissance ; s'ils ne peuvent l'être, c'est qu'ils n'existent pas. Si l'écriture de Marie-Antoinette incarnée diffère de celle de Marie-Antoinette, reine, c'est preuve qu'il n'y a là qu'une illusion mensongère. Si l'écriture du syndic, obtenue par Mlle Smith, ressemble à celle du syndic Chaumontet, c'est une ruse du subliminal, car il n'y a pas de raison pour que le syndic ait conservé, comme Esprit, l'écriture qu'il avait de son vivant.

Le parti pris n'est donc pas contestable dans les cas embarrassants. Nos lecteurs liront avec plaisir la partie philosophique qui termine cette intéressante réfutation.

G. BÉRA.

DESINCARNATION DE M. P. G. LEYMARIE

Remerciements à la Presse et à nos Frères et Sœurs en Croyance

Nous avons reçu tant de preuves de sympathie, tant de lettres affectueuses et réconfortantes, que nous venons renouveler nos remerciements et nos sentiments de gratitude à nos Frères et Sœurs qui tous font de notre regretté M. Leymarie l'éloge le plus touchant.

Ce qu'il a eu à souffrir de quelques-uns, un bien petit nombre, heureusement, s'efface et disparaît devant tous ces témoignages de reconnaissance et de fraternelle amitié ! Nous ne pouvons oublier aussi que le Maître a eu bien plus à souffrir encore des jalousies mesquines et de la guerre sourde faite autour de lui vers les dernières années de sa vie, Lui si grand, nous si petits,

Oublions donc.

Voici quelques extraits de journaux, de revues spirites et spiritualistes, quelques lettres reçues, que, certainement, la plus grande partie de nos correspondants liront avec intérêt.

PIERRE-GAËTAN LEYMARIE

La grande faucheuse visite souvent depuis quelques temps les rangs des anciens et notables spirites, de ceux qu'on peut considérer à juste titre comme les chefs du mouvement. Après Charles Fritz, Alexandre Delanne, Jean Bouvery, voici M. Leymarie qui nous quitte à son tour. Sa désincarnation s'est effectuée à Paris le 10 avril dernier.

Par suite d'un oubli, nous n'avons pas reçu de lettre de faire part, mais la *Revue Spirite*, dont il était le rédacteur en chef depuis 1870, nous apporte sur ce triste événement des renseignements aussi intéressants qu'émouvants qu'on trouvera plus loin.

Pierre-Gaëtan Leymarie était une personnalité dans le monde spirite où il a occupé longtemps un premier rôle. Pendant 30 ans, il a représenté en France l'école Kardéciste et pris une part active dans la propagation de notre chère doctrine. Directeur de la revue fondée par Allan Kardec, administrateur de la société créée pour la continuation de ses œuvres, notre frère et ami Leymarie a été plus que tout autre, par sa position même, exposé aux coups des ennemis du spiritisme : les mauvais traitements, les procès sans nombre, l'emprisonnement même, ont été son partage en cette vie terrestre. N'est-ce pas le sort hélas ! de tous les pionniers et bienfaiteurs de l'humanité. On les méconnaît, on les persécute de leur vivant, quitte à leur élever plus tard des statues.

Retracer la carrière de ce travailleur infatigable, apôtre et martyr que fut M. Leymarie, ce serait retracer l'histoire même du spiritisme, en partie refaire le récit de la lutte gigantesque entamée contre le cléricalisme et le matérialisme ; cette lutte se poursuit toujours, mais avec moins d'âpreté, il faut le reconnaître, car le temps a fait son œuvre.

M. Leymarie était fort connu en Belgique où il est venu à diverses reprises donner des conférences qui furent très appréciées. Il a assisté en quelque sorte à la naissance du *Messageur* dont il est resté longtemps un collaborateur assidu et dévoué et auquel il n'a cessé de montrer un grand intérêt. Notre rédaction perd en M. Leymarie un ami sûr et un soutien. Elle gardera de sa mémoire un souvenir pieux et reconnaissant. A sa veuve, la vaillante compagne qui a pris une si large part à ses travaux et qui va les continuer, à toute sa famille nous adressons ici l'expression de nos regrets et de notre vive sympathie. Puissent-ils trouver dans des communications avec le cher disparu, l'adoucissement au chagrin que fait naître le départ d'un bon époux et d'un tendre père.

LE COMITÉ du *Messageur de Liège*.

La mort fauche impitoyablement et sans se lasser dans le vaste champ de l'humanité, et chaque jour augmente la liste de ses élus afin que chacun « naisse, meure et renaisse pour progresser sans cesse », et satisfaire à la loi divine de l'évolution.

Il y a quelques jours, les victimes étaient nos frères Charles Fritz, de Charleroi, puis Alexandre Delanne, le père de notre ami Gabriel Delanne ; et aujourd'hui c'est notre frère Gaëtan Leymarie, depuis 1870 directeur de la *Revue Spirite* (fondée en 1858, par le Maître Allan Kardec), qui vient d'être arraché à la vie matérielle pour jouir des splendeurs de la vie spirituelle.

Gaëtan Leymarie était âgé de 73 ans et ses funérailles eurent lieu le 12 courant au Père-Lachaise.

Pendant la cérémonie de l'incinération, des discours ont été prononcés par le directeur du *Spiritualisme moderne*, M. Puvis, M. Béra au nom du commandant Courmes, M. Camille Chaigneau, comme ancien secrétaire de la *Société Parisienne des Etudes Spiritistes*, M. Auzanneau, comme ancien membre de cette Société.

Tous les orateurs ont rendu hommage au collaborateur que le Maître s'était choisi et qui a mis au service de la Vérité toutes les forces et tous les moyens d'action dont il disposait pour la propager.

Merci à notre confrère Leymarie pour le concours qu'il a donné au développement de l'idée spirite, qui doit faire, par le monde, son chemin lumineux, parce que cette idée est *juste*, parce qu'elle est *vraie, scientifiquement vraie*.

Nous venons de nouveau présenter à la famille Leymarie et à ses amis personnels l'expression de nos sentiments de bien fraternelles condoléances.

Le spiritualisme moderne.

Le 12 avril dernier a eu lieu au Père-Lachaise, à Paris, l'incinération de M. GAËTAN LEYMARIE, âgé de 73 ans, directeur de la *Revue Spirite*. Pendant la cérémonie, des discours ont été prononcés par M. Baudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*, M. Puvis, M. Béra, au nom du commandant Courmes, M. Camille Chaigneau, directeur de l'*Humanité intégrale*, comme ancien secrétaire de la *Société parisienne des Etudes spiritistes* et par M. Auzanneau à titre d'ancien membre de cette Société.

C'est encore un des collaborateurs d'Allan Kardec qui disparaît. Après la mort du Maître, le spiritisme a traversé des temps difficiles. La guerre de 1870 a entravé pendant longtemps les études philosophiques dans notre pays. Tous les ennemis du progrès coalisés contre le spiritisme l'ont attaqué et M. Leymarie fut une des victimes de leur haine. L'affaire des photographies spirites, exploitée contre nous, tourna à la confusion des détrac-

teurs, car depuis elle s'est produite dans tous les pays, affirmant ainsi la réalité de ce grandiose phénomène. Ce qui prouve la vitalité de notre doctrine, c'est que malgré la naissance de la théosophie et de l'occultisme, il n'a cessé de se développer et qu'il est de nos jours plus florissant que jamais. La *Revue Spirite* est le plus vieil organe spiritualiste de France et nous espérons qu'il continuera toujours à défendre les idées qui étaient si chères à son fondateur.

Nous présentons à la famille Leymarie l'expression de nos sentiments de condoléance et nous espérons que leur foi dans l'immortalité les aidera à surmonter cette dure épreuve de la séparation, si douloureuse toujours pour les cœurs aimants.

Recue scientifique et morale du spiritisme.

M. Pierre-Gaëtan Leymarie qui fut longtemps l'un des chefs les plus considérés du mouvement spirite est décédé le 10 avril, à l'âge de 73 ans. Héritier de l'autorité d'Allan Kardec, depuis 1870, il était le Directeur de la *Revue Spirite*, fondée par le Maître en 1858. M. Leymarie jouissait, surtout à l'étranger, d'une grande influence, et sa mort est une véritable perte pour la doctrine spirite.

Journal du Magnétisme.

Très chère Madame,

La terrible nouvelle m'arrive et s'ajoute aux souffrances qui me torturent en ce moment. Je partage votre immense douleur. L'époux modèle, le père tendre, l'ami fidèle ne peut qu'être profondément regretté.

Leymarie que nous pleurons fut un preux associé à des vaillants que vous êtes et resterez. Son esprit d'élite et de labeur continuera l'assistance dévouée et savante dont, depuis plus de trente ans, il multiplie les preuves comme continuateur du vénéré Maître Allan Kardec.

Maintenant unis, ils continueront l'œuvre de progrès et aideront à triompher des nombreux obstacles qui maculent encore l'éclatante vérité spirite.

De toute mon âme, comme je l'ai fait pour la guérison de l'aimé et le bonheur durable de tous les siens, je prierai pour la prompte liberté de son esprit, ce qui ne peut manquer vu les pénibles épreuves que tous avez si courageusement subies.

Je reste votre absolument dévoué,

Commandant DEPRIMOZ,

Bessenay, le 12 avril 1901.

Chère Madame,

Je viens de recevoir la bien triste nouvelle de la mort de M. Leymarie, et bien que votre dernière lettre m'ait fait pressentir sa fin prochaine, je m'étais cependant bercé de l'espoir que sa robuste constitution, autant que son énergie morale, aurait triomphé du mal.

Je vous plains bien sincèrement, car votre malheur est immense, et j'éprouve le besoin de mettre mon cœur auprès du vôtre et de vous dire, avec tous ceux qui ont connu votre mari et ont été capables d'apprécier les hautes qualités de son âme, combien je suis douloureusement affecté de ce cruel événement. Vous, chère Madame, vous perdez en lui le meilleur de vos amis, et nous tous, frères en spiritisme, notre guide et notre appui moral.

Je n'oublierai jamais que ce fut lui le premier qui, dans une heure de désespoir suprême, où la mort venait de faucher l'une de mes plus aimées, m'arrêta sur les bords de l'abîme et, m'aidant de ses lumières, me fit connaître la vérité ; ce jour m'unit à lui pour toujours jusque dans l'éternité. C'est à vous maintenant, chère Madame, qu'incombe la tâche de continuer l'œuvre à laquelle votre mari avait consacré une partie de sa vie et qu'il a établie sur des bases si solides ; vous en aurez le courage, car vous en avez le mérite. Inspirée de ses conseils en même temps qu'aidée par tous ceux qui ont par leur généreux concours contribué à la propagation de la doctrine spirite, vous travaillerez sans défaillance à l'édification du monument qui doit transmettre à la postérité le souvenir du grand homme qui vient de nous être enlevé !

Recevez, chère Madame, pour vous et les vôtres, l'expression de ma vive sympathie et de mes meilleures amitiés.

Nice, 14 avril 1901.

Professeur MOUTONNIER.

La mort, c'est la vie !

Abbé J. A. PETIT.

Mme LÉONIDE ALLARD, avec sa douloureuse sympathie et son affectueux souvenir, s'associe de tout cœur à votre grande peine.

Le bon semeur a fini sa journée et va trouver sa récompense.

Deuil sur la terre et joie au Ciel !

La mort n'est que l'évasion divine. Votre cher mari est libre et vous sourit dans la lumière. Toutes mes sympathies.

MME DÉSORMEAUX.

Madame Leymarie, chère sœur en spiritisme.

Qui donc mieux que moi est à même d'apprécier la perte de ce dévoué, qui a reçu aujourd'hui la récompense de son dévouement à notre chère doctrine. Votre part, chère dame, dans toutes les tribulations de l'année 1876, nous les avons vécues ensemble et mon admiration est partagée entre l'ami qui nous quitte et l'amie qui nous reste.

Soyez fière de lui, tous les trois : vous, Jeanne et Paul, car moi je suis honoré d'avoir mérité une petite part de son amitié.

Ce n'est pas la famille, ce ne sont pas ses amis seuls qui sont aujourd'hui en deuil de son départ pour la vraie vie, c'est surtout la cause que nous avons défendue depuis plus de trente ans, qui perd son meilleur, son plus dévoué défenseur, car l'oubli se fait autour du nom du Maître comme il se fait autour du nom du spirite qui nous est si cher.

Je ne vous dirai pas prions pour le juste, pour le dévoué, pour le martyr, mais prions-le, maintenant qu'il voit plus clair qu'hier, de venir dans nos groupes nous donner une part de ses lumières nouvelles.

Envions-le, car de l'astral il sera plus avec nous que pendant son exil terrestre.

Cependant, malgré mes croyances, je cède à l'émotion indépendante de ma volonté et la matière plus forte que l'esprit mouille mes yeux de larmes que je ne puis retenir, au souvenir de cet ami regretté dont les conseils me feront quelquefois défaut.

Ma famille, les membres de mon groupe (le Groupe socratique de Mustapha) se joignent à moi, chère sœur, pour vous donner l'assurance, à vous et à vos enfants, de la part que nous prenons de la perte douloureuse que vous éprouvez et vous prions d'agréer nos meilleures sympathies.

Votre frère toujours tout dévoué,

DAVIN.

Mustapha-Alger, 23 avril 1901.

Madame Leymarie,

Hier, je n'ai pu vous exprimer toute la peine que nous avons éprouvée, ma famille et moi, en apprenant la perte de notre protecteur et ami qui a été si dévoué et surtout si désintéressé. Sa mémoire sera vénérée par nous; une éternelle reconnaissance et le meilleur souvenir pour celui qui a toujours fait le bien et qui, malheureusement, sur cette terre, n'a récolté qu'ingratitude. Nous prions Dieu du fond du cœur qu'il le récompense et qu'il soit souvent près de vous.

Croyez, Madame, que nous serons toujours vos tous dévoués.

A. MAJEWSKI.

Chers amis,

Terriblement éprouvés, ma mère et moi, nous rapprochons nos cœurs des vôtres, avec le doux espoir de pouvoir bientôt communiquer avec notre vieil ami, l'infatigable pionnier de la première heure, pour qui nous avons autant de vénération que d'affection tendre.

Tout à vous,

E. DAVID

De ce laboratoire (des Gobelins) où il aimait tant à se rendre, où j'avais tant de bonheur à le recevoir.

Madame,

Je me disposais à clore la lettre par laquelle j'exprimais à Monsieur votre mari mes vifs remerciements pour les aimables et fraternelles paroles qu'il a bien voulu m'adresser à l'occasion du numéro mille du *Rebus*, quand m'est parvenue la triste nouvelle de sa désincarnation.

Je ne puis plus adresser qu'une pensée de gratitude à l'esprit libéré du vaillant champion de la cause spiritualiste, lequel, j'en suis persuadé, continuera dans l'espace la tâche humanitaire à laquelle il a consacré sa vie terrestre.

Vous, Madame, veuillez agréer l'expression de la part sincère que je prends à votre perte douloureuse. Puisse la conviction que nos morts aimés sont des invisibles et non des absents, vous soutenir dans cette grande épreuve.

Veuillez agréer l'assurance de ma plus haute considération et mes sentiments les plus distingués.

W. DE PRIBYTKOFF

directeur du *Rebus* à Saint-Petersbourg,

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

HUMANITÉ D'UNE CORNEILLE.

Je n'aurais jamais soupçonné d'aussi grandes qualités chez la corneille. Fénelon, dans la fable de l'Ourse et les petits ours, lui attribue beaucoup de bon sens et en fait une donneuse de bons conseils. Esope, dans la fable de la Corneille pressée par la soif, lui trouve un esprit des plus inventifs; il la montre jetant de petits cailloux dans un vase profond et étroit pour faire monter l'eau qui est au fond du vase, afin de pouvoir se désaltérer.

La corneille dont je veux vous parler a fait mieux; elle a manifesté des sentiments vraiment humains. Elle était depuis quelque temps dans une basse-cour, où elle vivait en compagnie de quelques poules. Un jour on s'aperçut qu'elle faisait des visites fréquentes dans une volière où elle en-

trait par une petite porte. Pendant cinq à six jours on la vit renouveler ses visites à des intervalles assez réguliers. Cette assiduité à se rendre dans la volière attira l'attention des personnes de la maison. Elles découvrirent que la corneille allait ainsi apporter tous les jours du grain à une pauvre poule dont le cou était pris entre les barreaux de bois au fond de la volière, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors. Par ce soin, elle l'avait empêchée de mourir de faim.

On dégagea la poule, et aussitôt la corneille s'élança triomphante vers elle, puis, marchant devant la poule, la conduisit près d'un petit bassin, comme pour l'inviter à s'y désaltérer. Nous fûmes touchés des sentiments si humains de cet oiseau miséricordieux, et je me promis de vous en faire part à l'occasion.

H. LABROUE.

L'Ami des bêtes (avril 1901).

THE OLD MOORES ALMANACH

Il existe en Angleterre un almanach : *The Old Moores Almanach* très répandu dans le Royaume-Uni et les colonies. On le préfère à tous les autres à cause des prédictions qui s'y trouvent. C'est lui qui a prédit avec une exactitude merveilleuse la mort du duc de Clarence indiquant même le jour de son décès. Le naufrage du grand bâtiment de guerre anglais *Victoria* fut prédit par lui ; il se trompa seulement en indiquant la date de la catastrophe huit jours plus tôt qu'elle n'eut lieu en réalité. C'est lui aussi qui prédit en janvier 1897 le désastre de la rue Jean-Goujon à Paris. Or, *The Old Moores Almanach* ne voit pas précisément l'avenir couleur de roses. On sait qu'il avait prédit pour l'année 1900, outre une série de grandes guerres et une effroyable disette aux Indes, l'assassinat d'un souverain — toutes prédictions qui ne se sont que trop exactement réalisées. *Old Moore* vient de faire paraître son almanach pour 1901 et celui-là, non plus, comme on va le voir, n'a rien de particulièrement rassurant. En *janvier* il y aura de grandes tourmentes de neige, de grandes souffrances pour les pauvres. En France, il y aura une violente agitation politique. En *février* de graves événements s'accompliront en Extrême-Orient et il y aura dans l'Inde un commencement d'insurrection ; il sera nécessaire de sauvegarder l'honneur du drapeau anglais. En *mars* le roi d'Italie devra se tenir sur ses gardes. En *mai*, l'Irlande menacera de se soulever à son tour. Ce mois présage des troubles pour l'Angleterre et ses colonies, et peu s'en faudra qu'une guerre terrible n'éclate. En *juin* les anarchistes et les nihilistes feront de nouveau parler d'eux. Le jeune roi d'Espagne aura à se méfier de ses amis politiques, qui voudront changer la forme du gouvernement. Le mois de *juillet* sera le mois des ca-

tastrophes ; ce ne seront que sinistres et cataclysmes épouvantables, tels que : inondations, tremblements de terre, cyclones, explosions dans les mines, incendies, naufrages, etc. ; pour l'Angleterre, graves complications avec l'étranger. Une insurrection éclatera dans le Céléste-Empire, qui aura des conséquences graves pour les Etats européens. En *septembre* aura lieu une nouvelle terrible famine dans l'Inde. En *octobre* violents tremblements de terre, excitation politique considérable ; en Orient agitation et soulèvement des Derviches. Au mois de *novembre* le royaume de Hollande prendra une attitude diplomatique des plus dangereuses. En *décembre* il y aura un terrible tremblement de terre au Japon. Ce sera aussi le mois d'insurrections et de troubles dans l'Inde, en Chine, au Japon et dans les Républiques du Sud de l'Amérique. En Angleterre il y aura des troubles, des grèves, des assassinats, des incendies et accidents de chemin de fer.

The Old Moore Almanach est un ennemi déclaré du spiritualisme, cependant, d'après ce qu'on prétend, toutes ces prophéties se basent sur la médiumnité.

Joseph DE KRONHELM.

LA FAMILLE HERNADEC

(suite).

Deux ou trois semaines après, toute la famille était, un soir, réunie autour de la table de la salle à manger. Le dessert venait d'être servi... à la grandé joie de Jules dont les yeux noirs, à la vue des fruits et des gâteaux, brillaient d'un éclat inaccoutumé. Quant à Laura, elle était bien trop préoccupée d'autre chose, pour se livrer, comme son frère, à de telles manifestations de gourmandise. Laura n'avait plus des yeux que pour sa fille...

Cette fille, tout récemment arrivée à Plogoff, n'était autre qu'une grande poupée, poupée superbe — que Robert lui avait apportée de Paris — et dont l'organisation remarquable, en même temps que les facultés exceptionnelles méritent une mention spéciale.

Nichette — c'était son nom — bien supérieure à toutes les poupées de son âge, était faite, à coup sûr, pour affoler une petite maman aussi exaltée que Laura. C'était avec une grâce langoureuse qui vous allait positivement au cœur, que Nichette ouvrait et fermait ses beaux yeux d'azur. Sa tenue en société était de tous points irréprochable ; elle souriait avec esprit et à l'occasion prononçait certains mots... suivant les circonstances.

Oui, suivant les circonstances. Cette poupée phénoménale avait, en effet, sur son délicieux corps de carton rose, deux points sensibles — deux points *pathogènes*, pourrait-on dire, presque sans rire et en langage scientifique.

Quand on lui pressait la poitrine, elle disait *maman* et quand c'était sur le ventre qu'on appuyait, elle disait *papa*.

Du reste, nous allons la voir entrer en scène, scène ultra-comique, grâce à l'exubérance de Laura dont l'étonnante précocité et la gaité primesautière remplissaient la maison de drôleries aussi spirituelles qu'inattendues.

Dès le commencement du repas, elle avait, selon son habitude, installé sa fille à côté d'elle, sur une haute chaise et en face d'un couvert *complet* dont se montrait vraiment digne une jeune poupée de telle qualité. Le repas s'était passé sans incident notable ; mais quand vint le dessert, Laura, impatiente d'un mutisme relatif, jugea qu'il était de son devoir d'adresser à sa fille quelques observations bien senties.

— « Ma chère Nichette, lui dit-elle, d'un ton fort sérieux, je suis contente de toi. Tu n'as pas renversé ton verre, comme Jules vient de le faire. Tu n'as pas mis de sauce sur ta robe, comme le font les enfants mal élevés. C'est très bien ; aussi, pour te récompenser, je te donne cette meringue. Mange-la proprement, ne fourre pas ton nez dans la crème, cela ne se fait pas et ce que je te recommande surtout c'est d'être discrète au dessert. Une meringue doit te suffire. Deux meringues, ce serait de la gourmandise. Or tu sais que je veux faire de toi une personne accomplie, ô ma fille chérie ! »... Après quoi, subitement saisie d'un transport inconsideré d'amour maternel, Laura enleva la poupée de sa chaise et la serra si fort dans ses deux bras, que la pauvre Nichette à demi suffoquée ferma les yeux et se mit à crier d'une voix attendrissante : *Maman, papa !*

La scène fut inénarrable.

L'on peut imaginer de quelle bruyante hilarité furent pris tous les convives.

La conversation fut reprise sur un ton de gaité que justifiait l'incident comique qui venait de se passer et qui rappela tout à coup à Robert certaines scènes burlesques auxquelles il avait assisté au pays des Yankees. Il les conta spirituellement, tandis que Velléda lui jetait à la dérobée de longs et tendres regards.

L'on se disposait à passer au salon, lorsque Robert s'adressant à son ami, l'interpella en ces termes :

— Frère Jacques — et quelques sourires d'intelligence furent échangés autour de la table — permets-moi de t'adresser une question. Je désirerais vivement savoir si tu as bien su te mettre à la hauteur de la situation.

— Quelle hauteur et quelle situation ? fit Jacques surpris de l'apostrophe.

— C'est sur ces deux choses que je vais m'expliquer, répondit Robert qui tirant de sa poche une grande feuille de papier qu'il dépla non sans solennité, lut ce qui suit, avec un sérieux des plus comiques :

« Par décret de ce jour, promulgué au château de Plogoff, commune de

Pont-Croix, département du Finistère, après délibération de tous les membres des familles Hernadec et Vaidrome, ici présentes et qui, à l'unanimité, ont approuvé les termes dudit décret, en sa teneur intégrale et formelle ;

Il a été décidé que le sieur Jacques Gautier, architecte dont le talent et les services exceptionnels ont été appréciés en haut lieu ;

Pour des motifs personnels et dont il n'aura à rendre compte à personne, donnera, dans le plus bref délai, sa démission d'architecte de la Ville de Paris et viendra s'installer, lui et sa famille, au susdit château de Plogoff, pour y diriger une série de travaux importants de réparation et de construction, soit dans le château lui-même, soit en des localités diverses du département du Finistère, suivant plans et devis qui lui seront demandés, —

Le tout, moyennant une somme annuelle de 50.000 francs qui lui seront intégralement versés, à lui et à ses héritiers, jusqu'à la douzième génération, tout au moins.... à la seule condition et clause unique qu'il signe la présente pièce de ses noms, prénoms et paraphe, témoignant de l'engagement formel qu'il prend de se conformer aux prescriptions sus énoncées et d'accepter les offres qui lui sont ici proposées par tous les membres de la famille qui signeront avec lui. »

— Que signifie ce grimoire notarial ? fit Jacques qui, souriant, mais un peu pâle et prodigieusement intrigué, reposa sur la table la tasse de café qu'il était en train de déguster avec recueillement, tandis que sa femme Yvonne ouvrait des yeux démesurés et regardait tous les convives, sans y rien comprendre du tout !

— Ce grimoire notarial, répondit Velléda, avec un sourire qui déguisait mal une pointe d'émotion contenue, signifie que nous tous ici, nous vous prions, excellents amis, de faire désormais partie de notre famille. Notre cher architecte fera, dans la tour du château qui reste inoccupée, toutes les réparations et aménagements nécessaires, pour l'installation complète des deux ménages désormais annexés à la famille Hernadec.

Ce n'est pas seulement au château que nous aurons besoin de lui. Nous avons l'intention, mon cher mari et moi, de faire construire, sur les côtes du Finistère, de nombreux établissements sur la nature et l'importance desquels nous aurons à nous entendre, ce qui fournira à notre ami Jacques un nombre de chantiers tout au moins égaux, sinon supérieurs, à ceux que lui aurait fournis le ministère.

Voilà ce que signifie le grimoire en question. Ai-je besoin d'ajouter que ma chère Yvonne que j'aime déjà comme une sœur, le deviendra tout à fait et que ces chers petits qui nous écoutent, sans savoir à coup sûr de quoi il s'agit, auront en moi, une *Maman*... supplémentaire.

A ce moment, tous se levèrent de table. Jacques très ému serrait toutes les mains tendues vers lui. Yvonne, les yeux humides, embrassait avec

toutes les effusions de la reconnaissance Velléda et Mme Hernadec.... et tous deux se taisaient ne sachant vraiment que répondre, lorsque Laura battant tout à coup des mains s'écria d'un air entendu : mais si que je comprends, on veut nous garder ici. Eh bien ! je le veux bien, moi, habiter avec nos bons amis de Plogoff !... et toi Jules ? Jules ne répondit pas, mais en signe d'acquiescement, sans doute, il acheva de grignoter son dernier macaron.

— Voilà le mot de la fin, dit Robert en riant, c'est Laura qui l'a trouvé. C'est donc chose acceptée, mon cher Jacques.

— Comment refuser ! répondit celui-ci, quand de telles offres vous sont faites par des cœurs comme les vôtres, chers et bons amis... mais je suis vraiment confus.

— Confus et pourquoi donc ? s'écria Robert. Nous voilà, grâce à mon excellent oncle riches, à millions, nous allons les consacrer — et l'on ne saurait mieux faire, à coup sûr — à l'œuvre fraternelle et humanitaire que nous rêvons. Nous t'associons à cette œuvre. Quoi de plus simple, mon cher ami ?

Nous allons, ma femme et moi, reprit Robert, dont Jacques serrait les deux mains avec attendrissement, faire un voyage dans le midi de la France que Velléda ne connaît pas.

Pendant ce temps, avec l'activité qui te caractérise, tu feras exécuter les travaux d'aménagement et au retour nous nous installerons tous, ici, où nous formerons une famille — famille type, je l'affirme à l'avance — où se trouveront réunis tous les éléments de bonheur dont peuvent et doivent jouir de braves gens comme nous qui sympathisent de tous points, s'aiment et s'aimeront toujours davantage, en vertu de leurs communes espérances et de l'idéal qu'ils poursuivront ensemble.

Et ce programme fut intégralement réalisé. Après qu'on se fut entendu pour l'exécution des travaux, Jacques se mit à l'œuvre, tandis que Robert et Velléda firent rapidement leurs préparatifs de départ.

VELLÉDA AUX AMIS DE PLOGOFF.

Menton, 10 octobre.

Merveilles sur merveilles, mes bons amis. La mer bleue, le ciel bleu sous une lumière d'or... je suis littéralement enivrée d'azur et de soleil !

Certes notre mer bretonne est entre toutes grandiose et splendide dans sa majesté farouche, mais je n'avais pas l'idée de cette autre majesté radieuse dont se revêt la nature élyséenne qui nous berce et nous endort dans ses amollissantes délices.

Là-bas, chez nous, la mer se dresse en face de l'homme qu'elle tient à distance par ses colères. Ici, c'est la Sirène éternelle qui, même dans ses

passagères perfidies, nous attire et nous appelle. Sous cette voûte d'azur qui recouvre comme d'un dôme étincelant le temple où furent adorés tant de dieux, la communion se fait entre l'homme et la nature. C'est pour la réalisation d'un rêve unique de beauté, de lumière, de splendeur, que celle-ci met en œuvre toutes ses énergies et toutes ses séductions. C'est Isis elle-même, la prestigieuse magicienne qui, tous voiles déchirés, se révèle à l'œil éperdu dans sa chaste et divine nudité.

Dans quelles rêveries me plonge le souvenir de tous ces noms magiques qui se succèdent et s'égrènent, comme un collier de perles d'un bout à l'autre de la côte d'azur : Marseille, Toulon, Saint-Raphaël, Cannes, Antibes, Nice, Villefranche, Monaco, Menton... et tous ces golfes enchassés de rochers qu'a dorés le soleil, et la Corniche, et Gênes à l'horizon, et l'Italie là-bas qu'on pressent et qu'on admire par anticipation.

Entre Marseille et Toulon, quel voyage de féerie ! Le chemin de fer longe la mer ; mais celle-ci ne paraît que par intermittence. A toute vapeur nous filions un soir dans une sorte de couloir fermé au sud par un cordon littoral de rochers fracturés, disloqués et parfois plus ou moins espacés les uns des autres.

Et c'était alors, dans la muraille interrompue, que s'ouvraient de distance en distance, de rapides, de fantasmagoriques échappées qui, émergeant des roches brunes, plongeaient en d'innombrables perspectives lumineuses, montant dans l'azur du ciel, s'étendant sur l'azur des flots. Et ces flots étaient parsemés de lointains groupes d'îles que teignait en rose le soleil couchant, qu'entouraient [des franges d'écume argentée, qu'estompaient de brumes d'un violet d'améthyste... Inimaginable vision de rêve !

Comme l'on comprend que c'est dans ce cadre incomparable, sur ce théâtre éblouissant, machiné par tous les dieux de l'Olympe, que devait se dérouler l'histoire de cette humanité ancestrale dont nous sommes les héritiers privilégiés. Aurait-elle pu se développer comme elle l'a fait, sur d'autres rivages que ceux de cette Méditerranée prédestinée qui, à partir de l'Espagne jusqu'aux côtes Syriennes, est toute parsemée de ces merveilles terrestres qui s'appellent les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile avec son Etna, l'Italie avec son Vésuve, la Grèce avec ses montagnes de marbre, la Crète et Chypre, enfin, non loin de l'Égypte mystérieuse et des déserts de l'Arabie où flamboie son soleil, dans une atmosphère parfumée.

Oui, tous ces souvenirs m'exaltent et m'emportent en des visions où je m'égare. Si ce grain de poussière qu'on appelle notre terre nous offre d'aussi saisissants spectacles, que doivent être les merveilles que contemplent nos frères de l'au-delà, qui, de leur aile infatigable, peuvent voler de monde en monde et de soleil en soleil ! A cette seule idée, je me sens frissonner d'une émotion étrange et cela me confirme dans le sentiment que j'ai d'avoir déjà vu quelques unes de ces merveilles célestes.

Mes facultés de dédoublement psychique se sont très sensiblement augmentées, depuis quelque temps. Alors que pendant le sommeil, mon corps physique est retenu, immobilisé par les attaches de la matière, j'ai la certitude que mon corps astral s'en va flotter en des régions sidérales dont il me semble parfois avoir conservé quelques flottants souvenirs.

Hervé m'a souvent parlé des tentatives qu'il a faites pour visiter, pendant ces phénomènes de dédoublement, les planètes voisines de notre globe.

Je ne sais dans quelles mesures il y est parvenu ; mais je suis persuadée que par suite du développement progressif de nos forces psychiques, il nous sera donné, tôt ou tard, de pouvoir établir des rapports avec nos frères des régions planétaires et jouir à l'avance des joies de l'avenir.

Mes bons amis, ne croyez pas que je vous oublie dans les enivrements de notre voyage. Il ne se passe aucun jour où Robert et moi ne regrettions votre absence, alors surtout que se déroulent devant nous de ces spectacles en présence desquels l'on voudrait tant pouvoir partager avec des cœurs amis une admiration qui déborde et parfois tourne à l'extase. Robert et moi faisons certes un délicieux duo de sensations communes ; mais si vous étiez là, cela ferait une symphonie de ravissements combinés. Ce n'est du reste que partie remise, car ce voyage merveilleux, il faudra que nous le fassions ensemble.

En attendant, nous nous transportons en pensée dans le cercle charmant et doux de notre foyer familial. Nous nous perdons en projets toujours nouveaux que crée notre imagination impatiente. Cette œuvre d'amour fraternel, ces rêves de transformation sociale dont nous poursuivrons la réalisation, tant que force et vie nous seront conservées, sont l'objet de nos incessantes préoccupations. Nos projets concordent, nos vues s'harmonisent d'une façon complète. Nous sommes persuadés l'un et l'autre que c'est par le noyau de la famille qu'il faut commencer toute régénération future de la société. C'est en réunissant par groupes les familles heureuses que nous pourrions former des associations qui de proche en proche s'élargiront contagieusement — contagion bénie — et feront tache d'huile dans le milieu disparate, égoïste banal qui constitue notre triste humanité actuelle. Mais pour qu'une famille puisse être heureuse et évoluer par l'harmonie des cœurs, il faut avant tout qu'elle ait le pain de chaque jour, la vie matérielle assurée et c'est pour cela, vous le savez déjà, que nous allons consacrer les millions apportés d'Amérique à cette œuvre reconstitutive de la famille, au milieu des misérables populations bretonnes qui nous entourent.

Nous faisons, Robert et moi, toutes sortes de plans de maisons de pêcheurs, d'asiles, d'écoles, d'hôpitaux pour les malades, de refuges pour les vieillards, pour les veuves chargées d'orphelins, et je pense bien que du haut de sa science technique, l'ami Jacques rirait silencieusement dans ses moustaches,

s'il voyait nos croquis enfantins et nos plans incontestablement incorrects.

Ne riez pas trop, Monsieur l'architecte, si vous avez la ligne artistique de par la règle, le compas et l'équerre, votre humble amie, ex-prêtresse en disponibilité, se permet d'avoir l'idée, le coup d'œil et l'intuition. Il ne s'agira que de combiner tout cela. Vous protesterez peut-être quelquefois, au nom des lois de la statique ou des principes concernant la résistance des matériaux, si je vous fais reculer telle muraille, ouvrir telle arcade, mais soyez persuadé que, toute concession raisonnable une fois faite de ma part, je vous prouverai que j'ai raison. Vous savez bien que les femmes ne se trompent jamais, ou tout au moins rarement. Informez-vous auprès d'Yvonne et de ma mère et elles vous diront, sans s'être concertées, que je parle d'or.

Maintenant, j'ai fini de rire. Je suis quelque peu taquine, à l'occasion. Ne vous en formalisez pas ; j'ai pleinement confiance en vos talents.

Et puis, du reste, ce n'est pas tout. Après la cage il nous faudra, les oiseaux... et ce sont ces oiseaux qui me préoccupent, car j'ai grand peur qu'ils ne soient souvent que d'introuvables merles blancs. Or il nous faudrait des merles blancs.

Donc, nos maisons, il faudra les peupler. Ces écoles — écoles libres, bien entendu — il faudra les munir d'instituteurs et d'institutrices connaissant leur métier, sachant intéresser les enfants, leur raconter de jolies histoires qui feront passer les règles de la syntaxe, sachant enfin envelopper d'images et d'exemples les explications abstraites et les règles de digestion difficile.

Il faudra que nous en fassions faire de ces instituteurs phénix. Nous en ferons des commandes de plusieurs douzaines. Quant à moi, je me ferai nommer, non par le ministre de l'Instruction publique, mais par la grâce d'en haut, « Inspectrice générale » Inspectrice des tout petits bons hommes, cela va sans dire, en laissant à MM. les Inspecteurs universitaires la haute main — pas trop haute — pour la direction des classes supérieures.

Quand ils verront que nous paierons les maisons d'école et leur personnel enseignant, que nous nourrirons les enfants, que nous fonderons, à nos frais, écoles primaires supérieures, écoles professionnelles, cours d'adultes, patronages avec dotations et le reste... j'aime à croire, qu'ils nous laisseront faire un peu à notre guise et qu'ils se trouveront suffisamment honorés, par la belle révérence que je leur ferai, après chacune de leurs visites.

Le meilleur moyen du reste de faire respecter la liberté de notre enseignement sera de faire de cet enseignement-là quelque chose de logique, de rationnel et conséquemment de profitable.

Nous ferons de l'hygiène physique, en même temps que de l'hygiène intellectuelle et que de l'hygiène morale qui viendra couronner le tout.

Nous tâcherons d'élargir et de rectifier les idées de l'enfant. Nous le laisserons se développer en toute liberté. Nous lui enseignerons à penser par

lui-même, à vouloir par lui-même et à *regarder* tout d'abord, avant de juger et de conclure.

Nous ferons des programmes, nous aussi, tout comme l'Université, mais, j'aime à le croire, un peu meilleurs que les siens. Nous donnerons aux filles comme aux garçons, dont l'éducation sera commune, tout d'abord et le plus longtemps possible, des notions pratiques de la vie, de telle sorte que ces enfants, de quelque sexe qu'ils soient, ne se trouvent pas dépaysés au milieu d'une société imbue de préjugés, abêtie par la routine, aveuglée par la superstition et pour cela, nous leur donnerons des notions élémentaires des hautes vérités spiritualistes, grâce auxquelles ils sauront envisager de plus haut cette vie terrestre qui ne doit être que l'apprentissage d'une vie supérieure.

En écrivant toutes ces belles choses, je ris toute seule, en voyant d'ici votre mine stupéfaite. Avouez que vous ne me saviez pas si forte en pédagogie. Mais c'est que vous ignoriez, à coup sûr, que dans l'une de mes vies précédentes, avant d'être promue aux fonctions de prêtresse officiante, j'ai été pendant des années, l'éducatrice de jeunes Gaulois que je préparais à l'existence héroïque dont s'illustrèrent mes contemporains d'autrefois...

Mais bon Dieu! comme je bavarde. Ne voyez-vous pas, bons amis, que c'est parce que je ne puis vous dire tout cela, au coin du feu, que je me résigne à vous l'écrire, ici, tout au long avec gloses et commentaires?

Je m'arrête donc, il en est temps. Nous partons demain pour la Suisse et puis nous rentrerons. Nous rentrerons chez nous, au milieu de vous et je pourrai vous dire à haute voix — ce dont vous vous doutez à coup sûr — combien vous aime votre *Velléda*.

Genève, 25 octobre.

Au moment de clore cette longue lettre que je voulais vous expédier de Menton, j'ai pensé qu'il serait plus simple de la retarder de quelques jours — sachant que Robert vous a écrit de son côté — et de la compléter par le post-scriptum que j'y joins aujourd'hui.

Eh bien! après la mer et ses troublantes féeries, les montagnes avec leurs austères magnificences.

Que vous dirai-je? Je suis fatiguée d'admiration, grisée de merveilles, presque éternée par tous les spectacles grandioses qui, pendant une quinzaine de jours, ont défilé devant nous.

Oh! ces lacs du Piémont! Le lac Majeur et ses îles... et ces autres lacs de la Suisse dans le cadre éblouissant de leurs montagnes! Ces Alpes avec leurs cimes altièrès, depuis le Saint-Gothard jusqu'au Mont-Blanc, depuis la Bernina et le Cervin, jusqu'au Rosa et au Mont-Viso. Splendeur incomparable! Pardonnez-moi ma débauche de points d'exclamations; je ne saurais m'en passer.

Je vous écris cette lettre sur un balcon qui domine le lac de Genève. Toutes ses merveilles s'étalent devant moi et résument dans un prestigieux panorama tous les souvenirs que j'en ai gardés. Hier, nous en avons fait le tour en bateau à vapeur, notre « tour du lac » comme on dit ici et nous avons tout vu, tout, depuis Genève à la Dent du Midi, depuis Lausanne la superbe, jusqu'aux rochers de Thonon et de la Meillerie. Les détails, ils abondent, surabondent. Nous vous raconterons tout cela, cet hiver, autour de la cheminée de notre salle à manger, pendant que notre mer bretonne fera rage et scandera de ses détonations les jolis récits ensoleillés que nous vous ferons des plages d'or de la Méditerranée, ou des glaciers étincelants des Alpes « solennelles... » comme les appelle je ne sais plus quel admirateur à bon droit enthousiaste.

Et maintenant, nous partons ! La fièvre du retour me saisit, me domine. Je ne saurais plus que vous dire.

Plus de lettres. Que sont-elles à côté de nos futures causeries !

Adieu jusqu'au prochain revoir.

Votre *Velléda*.

ED. GRIMARD.

(à suivre).

NÉCROLOGIE

« Journal de Charleroi » du 8 mars 1901.

On peut dire que c'est une personnalité du monde des spirites qui disparaît avec notre estimé concitoyen M. Charles Fritz dont nous annonçons la mort hier.

M. Charles Fritz était venu habiter Charleroi en 1891 pour y continuer à exercer sa profession d'opticien et y fonder la maison du Passage de la Bourse qui ne tarda pas à prospérer.

Il était déjà alors, et ce depuis plus de vingt-cinq ans, un fervent de la doctrine spirite, comme il l'avait prouvé au cours d'un séjour à Bruxelles, en coopérant à la fondation du *Moniteur Spirite*, qu'il céda plus tard à M. Martin.

M. Fritz continua ici à poursuivre ce qui avait été le but et l'œuvre de sa vie, la recherche des problèmes psychologiques et la propagation du résultat de ses expériences.

C'est pour cela que, tout en travaillant à la création de groupes spirites, en fédérant les adeptes plus nombreux qu'on ne pense de sa doctrine, il avait fondé un organe spécial du spiritisme dans l'arrondissement de Charleroi : *La Vie d'Outre-Tombe*.

C'est dans cette revue hebdomadaire qu'il bataillait, polémique sans

cesse, infatigable dans la tâche qu'il avait entreprise de répandre ses idées philosophiques, qui, comme il se plaisait souvent à le rappeler, étaient celles d'hommes éminents dont les noms revenaient souvent sur ses lèvres : les Allan Kardec, les Flammarion les Russel Wallace, les Crookes, etc., etc.

La *Vie d'Outre-Tombe* était un champ trop étroit pour son activité grande, et c'est ainsi que M. Fritz, qui était membre de la Société des Sciences psychologiques de Paris, était à la fois collaborateur apprécié d'autres organes, comme la *Revue Spirite*, par exemple.

Tout intimement, il aimait, vous rencontrant, à vous entretenir du caractère consolateur de sa foi en un monde spirituel dégagé de toutes les superstitions du paradis et de l'enfer, et où l'on vivait et renaissait sans cesse, chacun emportant avec soi le bagage, disait-il, du bien ou du mal, amassé au cours du pèlerinage terrestre.

C'est au cours d'une de ces nombreuses conversations que nous eûmes ensemble, qu'il nous suggéra l'idée de tenter d'initier un peu les lecteurs du « *Journal* » au spiritisme expérimental. Et pendant plusieurs jours que dura cette étude, émaillée des choses les plus étranges, il fut un guide dévoué et certes intéressant. On se souvient que c'est à la suite de ces articles qu'il fit venir à la tribune libre du Temple de la Science, entr'autres le savant français M. Léon Denis, auteur de : *Après la mort*.

Imbu des idées démocratiques les plus larges, apôtre convaincu de ce qu'il jugeait être la vérité, M. Fritz, qu'une longue et douloureuse maladie vient au bout de deux mois de terrasser, a donné jusqu'à la dernière heure l'exemple d'un courage, d'un réel stoïcisme qu'il puisait — surtout en ces derniers jours, alors que, disait-il aux siens, son esprit avait déjà des visions de l'*au-delà* — dans une croyance de 35 années : *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi*.

Nous renouvelons à la famille si douloureusement atteinte par la perte de cet homme de bien, ami bon et regretté, bon époux, bon père, l'hommage ému de nos condoléances.

BILLY-YOUNG.

« *Journal de Charleroi* » du 10 mars 1901.

Hier ont eu lieu à Charleroi, les funérailles de M. Charles Fritz, directeur de la *Vie d'Outre-Tombe*, organe spirite.

La cérémonie n'a point eu d'autre caractère qu'un enterrement civil quant à la forme ; elle a été simple et digne.

En tête était porté le drapeau du Cercle le Progrès de Courcelles, fondé en 1897, un bel étendard, où se remarquent comme insignes deux mains enlacées et entourées de fleurs. Venait ensuite le drapeau de la *Fédération Spirite*, vert et or, comme le drapeau.

Derrière le corbillard où avaient été déposées de nombreuses couronnes,

le deuil était conduit par les quatre fils du défunt. Suivait enfin une assistance nombreuse et recueillie, des délégations de groupes spirites venus de plusieurs villes de Belgique et aussi des environs, puis les amis.

A la maison mortuaire, un discours avait été prononcé au nom de ces derniers par un intime, membre de la Fédération et aussi collaborateur de la *Vie d'Outre Tombe*, retraçant les qualités de cœur et d'intelligence de M. Charles Fritz, sa conversion à la doctrine du spiritisme, son œuvre et ses aspirations idéalistes.

Au cimetière, après que M. Pouillard eut, au bord de la tombe, prononcé la prière d'usage, d'autres amis, dont M. Arrotin, ont de nouveau dit les beautés de la doctrine spirite et la consolation en la croyance d'une survie, qui, pour se servir d'une expression employée, permet de ne point dire aux êtres chers que l'on perd : Adieu, mais au revoir !

MORT DE Mlle AUGUSTA FLASSCHOEN

Le Dr Flasschoen, spirite de la première heure, qui a soigné M. Leymarie avec le plus grand dévouement jusqu'à son dernier jour, a eu l'immense douleur de perdre presque subitement sa fille Augusta Flasschoen, jeune fille de 23 ans, dans toute la force de la jeunesse, de la santé, on peut ajouter de la beauté.

La cérémonie religieuse a eu lieu le 17 mai, chez M. le Dr Flasschoen, dans le salon où le corps était exposé. Le cercueil était entièrement recouvert de bouquets et de couronnes qui s'amoncelaient. jusqu'au bas du drap mortuaire en soie blanche constellé d'étoiles d'argent. Que de larmes autour de ce cercueil !

Le corps a été inhumé au Père-Lachaise pendant qu'étaient lues de belles et bonnes prières.

Le désespoir des trois frères de la défunte était navrant. Le Dr Flasschoen n'a pu supporter cette triste cérémonie, la douleur l'avait foudroyé, anéanti. Il n'y a pas de consolation immédiate dans un pareil malheur ; nous ne pouvons qu'adresser tous nos sentiments de sympathie, nos vifs regrets, nos sincères condoléances à cette famille amie si éprouvée.

M. LEYMARIE.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE